

LE PAYS DE FRANCE



PHOT.
C. CHUSSEAU-FLAVIENS

Pierre 1^{er}
ROI DE SERBIE

Organe des
ÉTATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Édité par
Le Matin
2, 4 6
boulevard Poisson
PARIS

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

LA SEMAINE MILITAIRE

DU 8 AU 15 AVRIL.



L'ACTIVITÉ qui s'était concentrée un moment dans la région de l'Est s'est communiquée aux autres parties du front, et, de la mer du Nord jusqu'aux Vosges, de nouveaux succès ont favorisé nos armes et celles de nos alliés.

L'armée belge a infligé aux Allemands un échec assez sérieux sur le canal de l'Yser à Ypres ; un détachement ennemi était parvenu à traverser ce canal à Diegrachten, au sud de sa jonction avec l'Yser, près de la fameuse maison du passeur ; il n'y resta pas longtemps ; nos amis Belges l'attaquèrent vivement et le taillèrent en pièces.

Presque au même moment, les troupes britanniques repoussaient une attaque allemande entre Kemmel et Wulverghem et faisaient sauter une tranchée ennemie vers Givenchy.

C'est pour annoncer un brillant succès de notre armée qu'on a parlé de nouveau de la position de Notre-Dame-de-Lorette ; tout l'éperon sud-est de cette crête qui commande les plaines de Liévin et de Lens a été enlevé, le 14 avril, à la baïonnette, par nos troupes ; nous tenons maintenant la totalité des pentes, jusqu'aux lisières d'Ablain-Saint-Nazaire.

Le calme semblait revenu en Picardie, probablement à cause du mauvais temps qui, dans ces régions marécageuses, rend toute opération impossible, lorsque, profitant d'une nuit obscure, les Allemands ont essayé d'une surprise sur nos tranchées d'Hamel et du bois de Thiepval, au nord d'Albert ; l'affaire fut chaude ; il y eut corps à corps, mais finalement nous eûmes le dessus, et les Boches durent regagner leurs lignes.

Dans la vallée de l'Aisne, après des combats journaliers d'artillerie, notre infanterie s'était emparée, à l'est de Berry-au-Bac, d'une tranchée allemande ; dans la nuit, l'ennemi est revenu en force, il a repris la tranchée, mais n'a pu empêcher nos troupes de s'installer à proximité immédiate, dans une tranchée nouvelle.

En Champagne, dans la région de Perthes, le 13 avril, un détachement allemand a essayé de sortir de ses tranchées ; il a été arrêté sur place par notre feu. Plus heureux du côté de Beauséjour, les Allemands sont parvenus, le 8 avril, à s'installer dans un élément avancé d'une de nos

tranchées ; ce succès fut éphémère car, le lendemain, ils furent obligés de déguerpir en laissant de nombreux morts sur le terrain.

En Argonne, nos troupes ont pris un complet ascendant sur l'ennemi ; cette lutte de mines et de sapes, pour cruelle qu'elle soit, nous est constamment favorable.

À l'est de Verdun, nos succès de la semaine précédente ont été confirmés et consolidés ; nos troupes ont encore fait un bond vers Etain, s'emparant des fermes de l'Hôpital et du Haut-Bois, positions importantes à deux kilomètres de la ville ; entre ces deux fermes se trouve la cote 219 qui domine la vallée. Plus au sud est située, entre les ruisseaux de Launoy et d'Eix, la cote 221, colline qui commande la vallée de l'Orne et le village de Warcq ; nous maîtrisons ainsi la vallée et le chemin de fer de Verdun.

Aux Eparges, où s'est livrée une bataille qui a coûté plus de trente mille hommes aux Allemands, nous avons encore élargi nos positions ; ce n'est que dans la nuit du 11 au 12 avril que l'ennemi a osé contre-attaquer ; il a été repoussé ; deux jours après, il a essayé de revenir à la charge ; ses troupes, débouchant de Combres, ont été arrêtées net par notre artillerie.

Dans la nuit du 14 au 15 avril, les Allemands ont encore prononcé trois contre-attaques pour nous reprendre le saillant est ; ils ont été repoussés et ont subi de fortes pertes ; leur artillerie a alors violemment bombardé la position.

Le doigt de gant, que forme l'avance allemande jusqu'à Saint-Mihiel, se rétrécit chaque jour ; au bois d'Ailly, au bois de Mortmare, au bois le Prêtre, nous avons progressé, faisant à l'ennemi des prisonniers, lui enlevant un canon de 37, beaucoup de fusils et de munitions.

Ces succès constants ouvrent la porte à tous les espoirs.

Pendant que des zeppelins survolaient l'Angleterre, nous avions faisaient de bonne besogne ; l'un d'eux parvenait à jeter des bombes sur les bâtiments où est installé, à Mézières-Charleville, le grand quartier général allemand ; d'autres bombardaient la gare de Fribourg-en-Brisgau ; une escadrille jetait, avec plein succès, des bombes sur les bâtiments militaires d'Ostende.

Le Gagnant de la première Prime photographique du Pays de France

La première prime photographique, décernée par le Jury du « Pays de France », est attribuée au document paru aux pages 10 et 11 du fascicule n° 26, daté du 15 avril, et intitulé : l'« Aviatik abattu par Garros ».

Conformément aux indications que nous avons données la semaine dernière, cette photographie a donc été considérée par le Jury comme étant le plus intéressant de tous les documents que renferme le fascicule n° 26.

En conséquence, son auteur reçoit la prime de 250 francs qui vient s'ajouter au prix d'achat du document.

Pareille attribution sera faite la semaine prochaine à l'occasion du présent fascicule, et les semaines suivantes pour les fascicules suivants.

RÈGLEMENT

ARTICLE PREMIER. — Il est créé par le Pays de France, à partir du 15 avril 1915, une prime hebdomadaire de 250 francs, qui sera attribuée à la plus intéressante des photographies publiées dans le fascicule de chaque semaine.

ART. 2. — Cette prime s'ajoutera au prix d'achat du document photographique auquel elle sera attribuée.

ART. 3. — La prime de 250 francs pourra être attribuée aussi bien aux documents ayant trait à la guerre des Nations, qu'aux documents ayant trait à des faits d'actualités ne se rattachant en aucune façon à cette guerre.

ART. 4. — Un jury, composé de trois personnes désignées à l'avance, sera chargé, chaque semaine, d'indiquer la

photographie à laquelle la prime doit être attribuée, en se plaçant uniquement au point de vue de l'intérêt documentaire des photographies, et non au point de vue de la netteté et de la finesse de leur exécution.

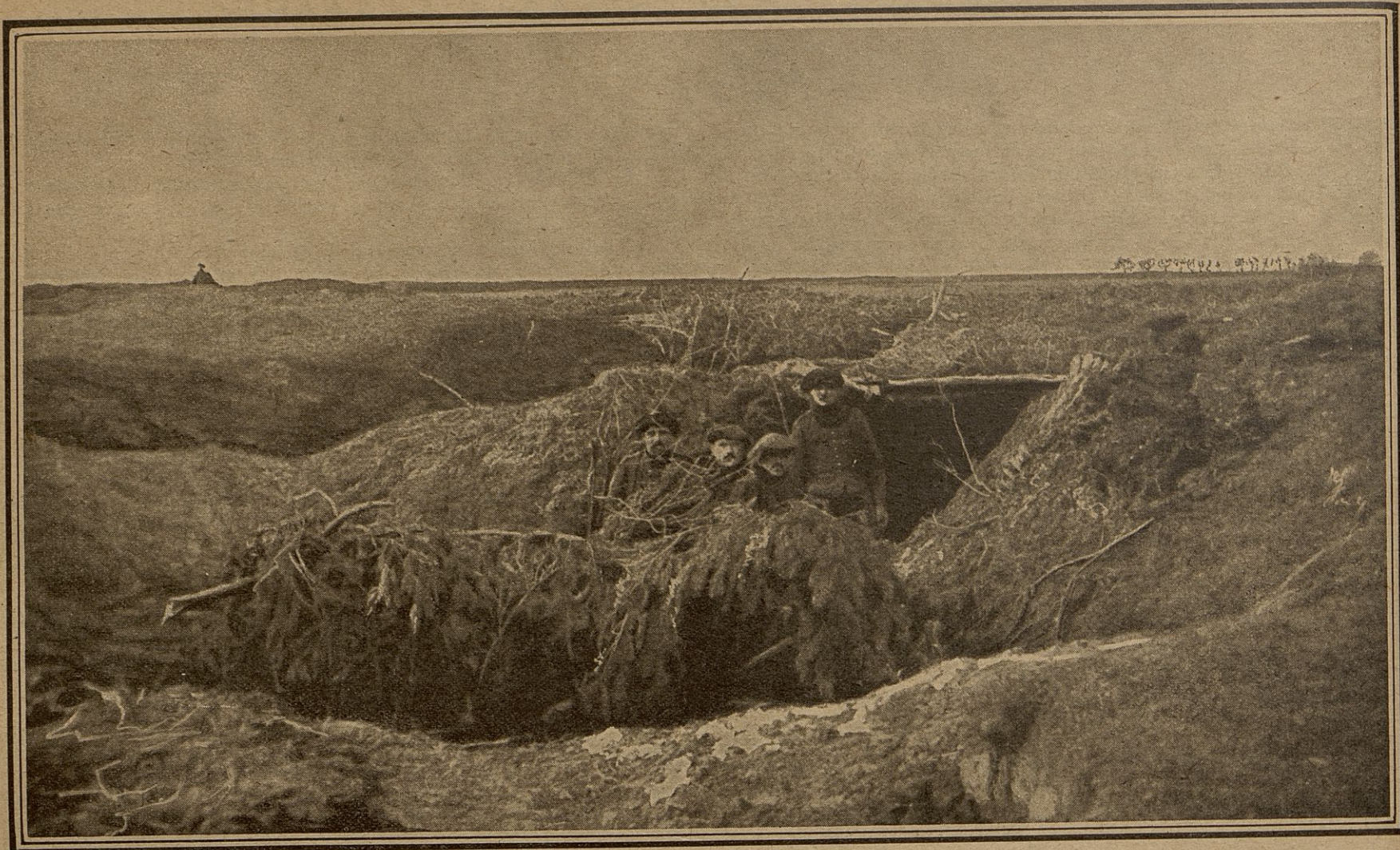
La décision de ce jury, prise à la majorité des voix, sera portée à la connaissance du public dans le fascicule du Pays de France dont la publication suivra celle du fascicule où aura paru la photographie primée.

ART. 5. — Le fait de céder au Pays de France des documents photographiques implique, de la part des collaborateurs de cette publication, la pleine et entière acceptation des conditions de ce règlement.



NOTA. — Les documents destinés au PAYS DE FRANCE (clichés, pellicules ou épreuves) doivent être adressés, 2, 4 et 6, Boulevard Poissonnière, accompagnés du nom de l'auteur du document et d'une légende explicative sur la scène ou le site représentés.

AUPRÈS DE LA LIGNE DES TRANCHÉES

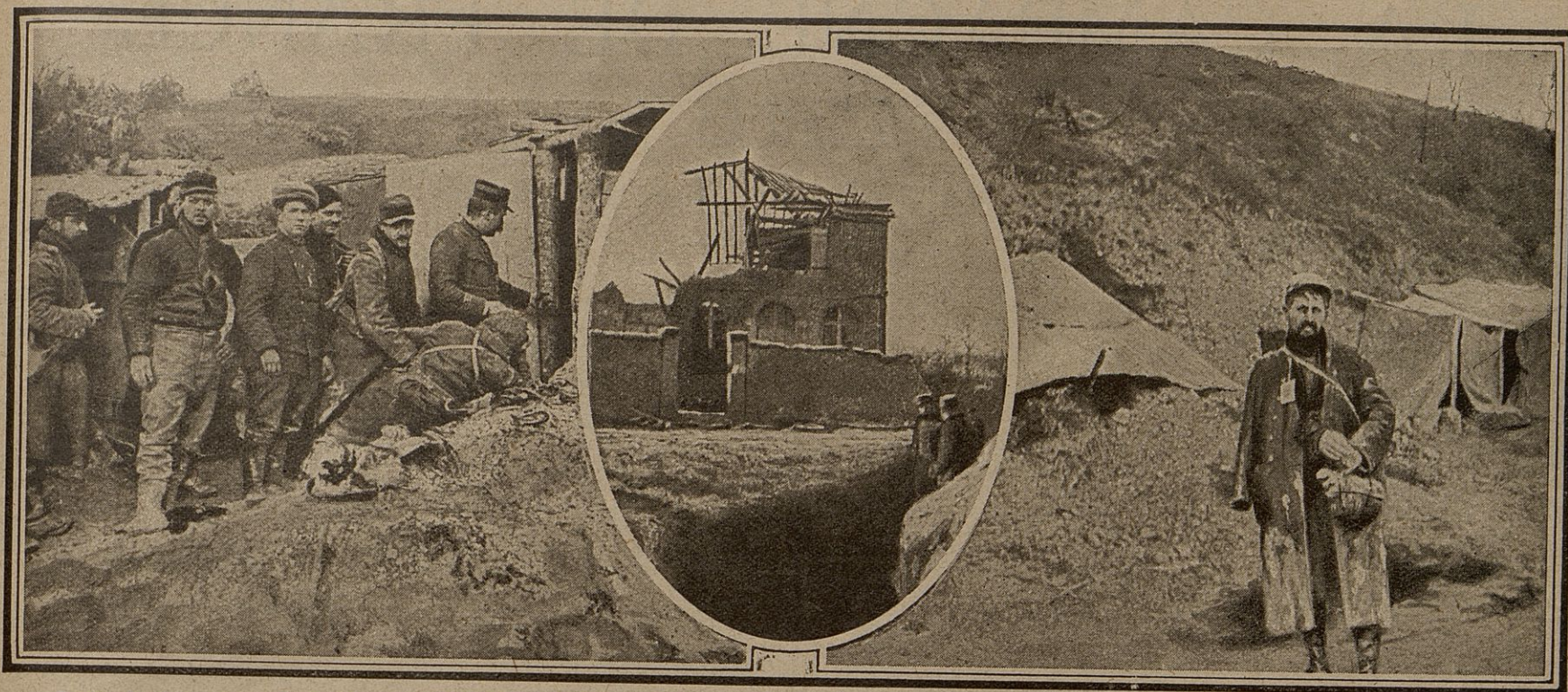


La grande plaine est dénudée et paraît déserte : au loin, une maigre rangée d'arbres ; puis une ouverture devant laquelle apparaît un groupe d'artilleurs, un amas de branchages et c'est tout. Cependant, bientôt, la plaine sera secouée par la clameur formidable des canons ; car, dissimulés sous les branches, nos 75 attendent le moment de jeter la panique et la mort parmi les troupes ennemies.



Dans l'Artois et la Picardie, la lutte de mines se poursuit à notre avantage, nous ont appris les communiqués officiels. Il a fallu nous astreindre à la tactique suivie par les Allemands et, dans ces régions de tourbières et de marécages, la situation a été extrêmement pénible pour nos soldats qui s'enlisaient dans une boue liquide et gluante.

DANS LES PLAINES DE CHAMPAGNE



Le poste de secours du régiment qui est sur la ligne de feu a été installé au bord de la route ; les blessés y reçoivent le premier pansement. Voici, à droite, un fantassin qui a eu le bras brisé ; malgré sa blessure, il n'a pas voulu lâcher le casque du Prussien qu'il vient d'embrocher. Dans le médaillon, les ruines d'une école, au-dessus d'une tranchée.



On vient de faire la relève de la compagnie qui se trouvait dans la tranchée ; les nouveaux arrivants examinent d'abord, à travers les créneaux aménagés dans le parapet de la tranchée, les positions de l'ennemi, qui sont à une très faible distance ; ils s'installeront ensuite du mieux qu'il leur sera possible pour être prêts à repousser toute attaque et toute surprise.

LA CAMPAGNE DE FRANCE

1915⁽¹⁾

Commandant B. de L., Breveté d'état-major



GÉNÉRAL GOURAUD

LA GUERRE DE TRANCHÉES

PREMIERS COMBATS NOUVEAUX SUCCÈS

Mars était enfin arrivé et ramenait le printemps, le printemps dont chacun escomptait la bienfaisante influence sur les opérations et qu'on disait être fixé pour la date de la reprise générale et de la grande offensive. On s'attendait à de graves événements, à des solutions brillantes et rapides, supputées, discutées d'avance ! On parlait de la percée certaine et prochaine des lignes ennemies !

On n'aura que les nouvelles des combats journaliers, locaux, qui seront toujours des attaques et des défenses de tranchées...

C'est que la guerre a bien pris son aspect définitif sur cette longue bande de terrain où l'on se bat et où l'on s'acharne, d'un côté à gagner le terrain conquis, de l'autre à reprendre les parcelles perdues du sol de la patrie.

Les combats sont héroïques, la lutte est même féroce de part et d'autre ; mais comment voir se produire une solution rapide, puisque la bataille de plusieurs jours, le corps à corps continu, le terrain couvert de cadavres n'ont permis au vainqueur que de gagner quelques mètres de tranchées.

La poussée, la rupture de la ligne n'est pas possible, c'est la lutte d'usure qu'on doit appliquer sur toute la longueur de nos tranchées ; au plus tenace, au plus constant, la victoire !

C'est bien la réalisation de la parole prophétique du général japonais : « la victoire appartiendra à l'armée qui saura le plus longtemps supporter la souffrance. »

Du reste, la solution est ailleurs ; ailleurs se trouve le dénouement.

Le gouvernement l'a compris et, de concert avec les puissances alliées, on a décidé l'opération vers l'Extrême-Orient : la marche sur Constantinople. Les marines anglaise et française réunies se sont avancées vers les Dardanelles, la passe va être forcée. Sous l'acier des gros projectiles de marine, les forts du détroit tomberont successivement, et le corps de débarquement réuni à Marseille, Alger, Alexandrie, est déjà dirigé sur la presqu'île de Gallipoli. Constantinople est le but des efforts ; la capitale de l'empire ottoman doit tomber aux mains des alliés et le Turc, chassé d'Europe, n'a plus qu'à se retirer sur ses terres d'Asie.

C'est un soulagement pour l'opinion publique, et on escompte déjà les résultats de l'heureuse expédition des troupes d'Extrême-Orient.

Cependant un renouveau d'activité s'est fait sentir de tous côtés ; c'est l'armée anglaise qui prend l'offensive sur Neuve-Chapelle et Aubers ; c'est l'armée de Maud'huy qui, vers Arras, produit une puissante avancée vers l'Est et s'empare du mamelon de Notre-Dame-de-Lorette. C'est, en Champagne, la grosse poussée de Perthes ; c'est, en Argonne, les attaques sur Boureuilles, sur Vauquois ; c'est, dans la zone du grand camp retranché de Verdun, l'action particulière sur les Eparges et les Hauts-de-Meuse ; partout on semble disposé à reprendre une offensive qui témoigne hautement de la valeur et des dispositions du moment des troupes alliées. Ces combats locaux sont trop sérieux pour qu'ils soient notés sans détails ; leur récit, du reste, démontrera leur importance.

L'AFFAIRE DE NEUVE-CHAPPELLE ET D'AUBERS

Les troupes britanniques (armées régulières et troupes indiennes) établies à l'ouest de Lille occupaient la ligne d'Ypres à Lens ; elles tenaient principalement le canal de la Bassée à Béthune, Laventie au nord, Cambrai au sud. Tout ce pays était solidement organisé. C'est un pays lacustre, humide, anciennement marécageux et transformé, par les soins de l'homme, en pays industriel,

à larges chaussées d'allées en pierres, sur lesquelles ont surgi, de chaque côté, des habitations sans nombre qui s'enchevêtrent et forment de grands couloirs baptisés du nom de « rues ».

Les Allemands occupaient tout le pays à l'ouest de la petite voie ferrée de Fromelles à Ligny. Les efforts anglais s'étaient portés principalement vers le nord, mais, par suite de circonstances spéciales (dégager le canal de la Bassée), le maréchal French se décida à produire une poussée vers l'est et à occuper définitivement la route qui va de la Bassée à Estaires, sur la Lys.

L'artillerie lourde prépara l'attaque avec un soin minutieux. Le 10 mars au matin (huit heures) le 4^e corps anglais attaqua le village de Neuve-Chapelle par le nord et le sud. Le corps indien appuyait cette attaque vers le nord, et se dirigeait de la Rouge-Croix au moulin de Piètre. Neuve-Chapelle fut enlevée de suite et, à midi, les troupes anglaises, consolidant leurs conquêtes, mettaient le village en état de défense ; la droite anglaise s'était étendue jusqu'à un petit bois vers le sud, le bois de Bier.

Le résultat de la journée apportait 2.500 mètres de profondeur gagnée sur un front de près de 3 kilomètres : deux villages occupés, mille prisonniers allemands faits, principalement au bois de Bier.

Le 11 mars, l'ennemi prononça un retour offensif violent pour regagner le terrain perdu ; la lutte continua opiniâtre des deux côtés ; l'armée anglaise gagnait vers le nord, sur le ruisseau de Layes, et s'avancait sur Aubers ; toutes les maisons isolées, les carrefours étaient défendus pied à pied ; il fallut enlever de haute lutte tout ce terrain parsemé de lieux habités.

Dans la nuit du 11 mars, de nombreuses contre-attaques furent faites par les Allemands qui ne réussirent pas à reprendre le terrain perdu.

Le 3^e corps anglais, de son côté, avait pris part à l'action en appuyant l'attaque plus au nord, et s'empara du village de l'Épinette. Le succès était complet. Le 12 mars, les Allemands renoncèrent à regagner les tranchées occupées par l'armée anglaise et se fortifièrent sur les positions de seconde ligne, vers Fromelles, Herlies.

Les pertes furent très sérieuses des deux côtés ; toutefois le communiqué anglais déclarait qu'elles sont bien moins sensibles que pour les Allemands. On estime de 17.000 à 18.000 Allemands hors de combat. Près de 30 officiers et 1.700 prisonniers furent parqués sur des péniches amarrées sur la Lys.

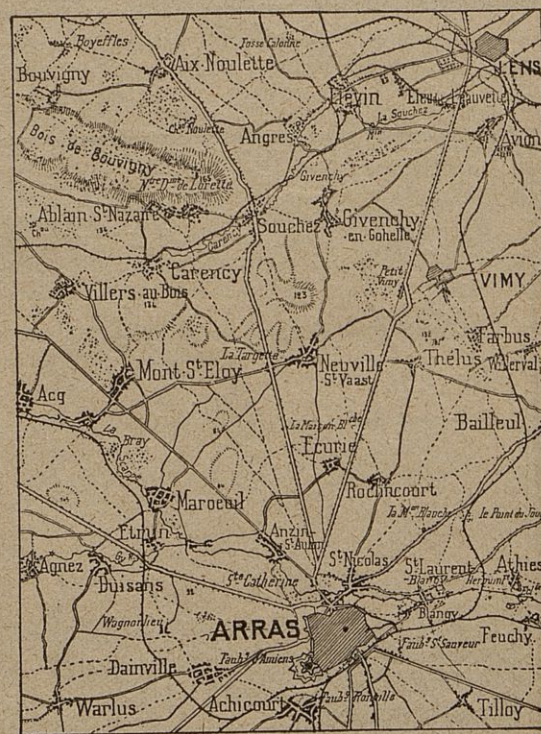
L'échec allemand avait été complet sur ce point.

NOTRE-DAME-DE-LORETTE

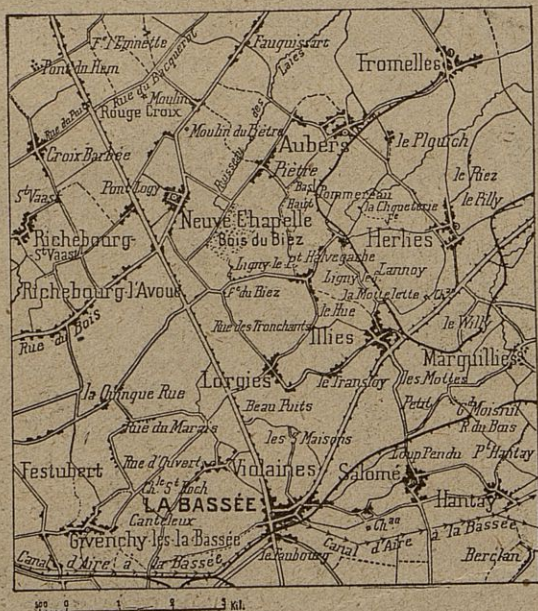
Dans la région d'Arras, la reprise des hostilités avait été également très active. L'avancée sérieuse conquise durant les deux premiers mois de l'année à l'est d'Arras se maintenait, formant une grande boucle sur la ligne de défense, et englobant les villages de Blangy, Athies, Roclicourt, Ecurie.

Plus au nord, la ligne se refusait encore et s'infléchissait vers l'ouest, longeant la route d'Arras à Béthune, vers Souchez, Givenchy. A cet endroit, la chaussée est dominée par l'éperon de Notre-Dame-de-Lorette qui s'avance vers le ruisseau de Carency. C'est au pied de cette légère falaise que s'étaient livrés en décembre 1914, les combats sanglants d'Ablain-Saint-Nazaire ; on occupait encore ce point et le petit bois de Bousigny. La progression, à cet endroit, était restée stationnaire ; cependant le petit éperon qui domine au nord Ablain-Saint-Nazaire, et dont la partie est se trouve occupée par la chapelle de Notre-Dame-de-Lorette, était toujours dans la possession des lignes allemandes ; on résolut d'enlever ce point qui tenait la région. Les Allemands avaient organisé quatre lignes de tranchées sur cet éperon, reliées par des boyaux de communication aux dernières maisons à l'est d'Ablain-Saint-Nazaire. Le 15 mars, l'éperon fut attaqué par le 158^e régiment d'infanterie et enlevé brillamment par nos troupes. Un bataillon de ce régiment s'y consolida et résista à toutes les contre-attaques allemandes qui se produisirent surtout violentes le 16, le 17, le 18. Ce ne fut que dans la journée du 18, vers le soir, qu'après un corps à corps furieux, les Allemands purent être rejetés définitivement de leurs tranchées et que la position de Notre-Dame-de-Lorette fut enfin conquise par nous.

Dans ces attaques, chaque adversaire déploya toute son énergie, toute sa force. On ne peut se faire idée de la lutte qui devient cruelle, féroce même. C'est le combat acharné où l'on se dispute avec fureur, avec rage, chaque coin de tranchée. La largeur du boyau de communication devient le goulet étroit



RÉGION DE NOTRE-DAME-DE-LORETTE



RÉGION DE NEUVE-CHAPPELLE

(1) Voir les numéros 24, 25 et 26 du Pays de France.
La première partie de la CAMPAGNE DE FRANCE a paru dans les numéros 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20 et 21.

où le soldat, en défendant sa vie, défend l'entrée des positions de sa compagnie et où il tue ou meurt avec une égale énergie.

De semblables luttes sont journalières, mais combien difficiles à décrire ! Si c'est toujours la même attaque, c'est aussi la même défense ; c'est le même sublime courage et, disons-le, cela n'amoindrit pas notre gloire, tout au contraire, le même sublime courage pour les deux adversaires.

LA PRISE DE LA CROUPE 196

Notre action en février avait été très suivie en Champagne, surtout dans le coin des sources de la Dormoise ; des combats sérieux avaient été livrés à Hurlus, à Perthes-les-Hurlus, au Mesnil, et principalement à la ferme de Beau-séjour qui avait été enlevée après de nombreux assauts consécutifs.

Cependant les lignes allemandes tenaient encore les mamelons dominant la rive droite de la Dormoise et couronnant le village de Tahure. Plus spécialement la croupe dite 196 était très sérieusement occupée ainsi que les mouvements de terrain partant de ce point central et s'étageant vers l'Est. Tout avait été aménagé pour rendre cette position très solide : caponnières, blindages, réseaux de fils de fer. L'ennemi avait à cœur de garder cette position à la suite de ses revers du mois de février, et surtout pour couvrir le cours d'eau de la Dormoise.

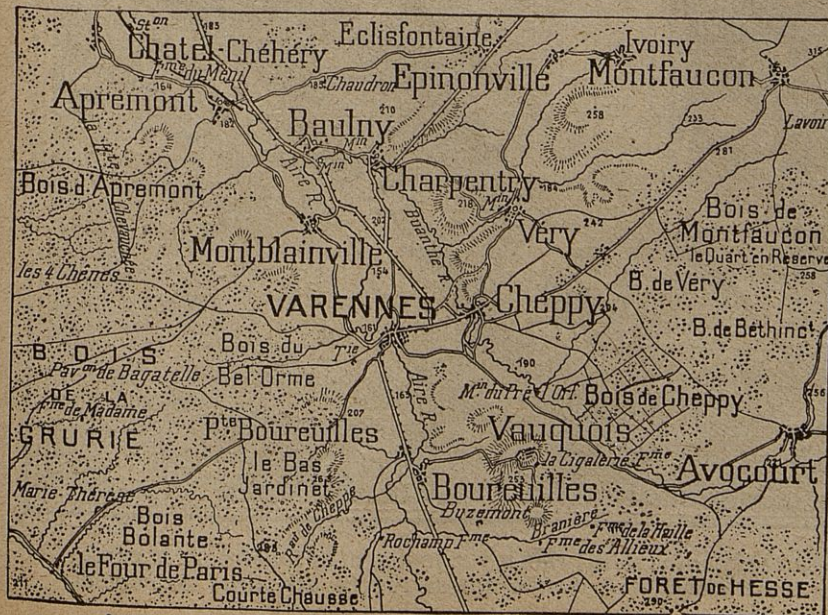
L'attaque du mamelon 196 fut décidée pour le 16 mars ; une préparation très sérieuse d'artillerie, suivie d'un travail de mines effectué par nos sapeurs avec une précision remarquable, commença dès le 14-15 mars. Le 16 au matin, l'explosion des fourneaux de mines bouleversa la première ligne de tranchées ; nos soldats se lancèrent à l'attaque et occupèrent les entonnoirs formés par les explosions. Les Allemands, un peu surpris par l'attaque brusque, résolurent de se maintenir sur leur seconde ligne de défense ; la lutte fut longtemps imprécise, et les contre-attaques furent poussées avec une extrême vigueur, suivies de jets de grenades, de bombes, qui rendaient notre prise de possession très pénible. Toute la journée du 16 se passa ainsi, mais, à la tombée de la nuit, nous avions l'avantage ; un de nos bataillons avait profité du désarroi constaté chez l'ennemi, et, après une brillante enlèvement, il venait d'occuper, non seulement le mamelon 196, mais les pentes vers l'Est qui étaient couvertes de tranchées, de défenses et de bois de sapins.

Au petit jour, le 17, les Allemands revinrent en masse à l'attaque pour essayer de nous reprendre le terrain de la veille et nous déloger de la croupe 196 conquise après tant d'efforts. Leurs assauts furent inutiles et, vers midi, nous nous étions consolidés dans nos nouvelles positions qui comprenaient, non seulement la croupe 196, mais toutes les pentes qui descendent vers la Dormoise : nous menaçons Tahure et Ripont et nous avions fait, de ce côté, une avancée de 400 mètres de profondeur sur près d'un kilomètre de long ; c'était un beau succès qui se liait à ceux déjà acquis sur ce terrain en février, et qui allait faciliter notre marche vers l'Est, en dégagant les pentes occidentales de l'Argonne, occupées encore par les armées allemandes qui résistent sur l'Aisne et principalement sur la ligne Varennes-Montfaucon.

LA PRISE DE VAUQUOIS

Pour ravitailler et surtout mettre en communication leurs troupes de Champagne avec la Meuse et la région de Metz, les armées allemandes n'ont pas de voies plus directes que la route de Dun-sur-Meuse à Grandpré et Monthois, et, alors plus au sud, une seconde, celle de Montfaucon à Varennes, le Four-de-Paris.

Cette seconde route a été, depuis le 1^{er} janvier, le théâtre de combats très violents dans les bois de la Gruerie, afin de permettre aux Allemands de regagner les parties perdues vers le Four-de-Paris. Varennes est encore à eux, mais déjà ce gros village est tourné par le sud. Nos troupes occupent en effet Bou-



RÉGION DE VAUQUOIS

reuilles, sur l'Aire, et, après des combats acharnés, viennent de prendre position sur le piton de Vauquois.

Vauquois a une très grande importance. Comme point stratégique, il occupe le confluent des vallées de la Buhante et de l'Aire ; il domine les deux vallées et, pour ainsi dire, bloque le défilé de Varennes. Comme observatoire, le piton de Vauquois domine de près de 150 mètres tous les terrains voisins ; c'est un admirable belvédère qui donne des vues importantes sur tout le pays. Enfin, comme masque couvrant, Vauquois avait également une importance très grande, puisque c'est ce roc qui abrite tout le pays au nord de Cheppy, Montfaucon, et permet à l'ennemi de dissimuler ses mouvements dans cette région. La position est une véritable forteresse. Construit sur une arête rocheuse, le village s'élève à 150 mètres au-dessus de la vallée de l'Aire. Les terrains, dans le bas, sont marécageux, l'accès en est difficile. En outre, derrière le village, une hauteur boisée peut servir de couvert pour masser les réserves ennemies. L'attaque paraissait donc très difficile. Le 17 février, on avait taté la position ; on s'était rendu compte de l'effort à fournir. L'assaut fut cependant décidé. Le 28 février, la préparation par l'artillerie lourde était commencée ; elle fut très efficace ; les maisons, les murs, les caves, tout fut bouleversé ; à une heure quarante-cinq de l'après-midi, l'attaque française se dessine par l'ouest ; l'élan est irrésistible ; nous occupons la partie sud et sud-ouest du village, mais les Allemands tiennent toujours au nord. Une contre-attaque ennemie nous repousse un moment du terrain conquis ; vers six heures, nous revenons à l'assaut. La nuit se passe en présence des Allemands, séparés de nous par les murs des maisons et des enclos restés encore debout. Le 1^{er} mars, nous réoccupons tout le village et, après deux ou trois assauts, prises, reprises, nous sommes maîtres de toute la partie au sud. Mais l'ennemi tient encore l'église. Le 2 mars, nouvelle attaque ; on consolide ses positions ; mais, dans la nuit du 2 au 3, l'ennemi a reçu des renforts et produit, à l'aube, une vigoureuse reprise du combat. Nous nous maintenons quand même au milieu des décombres et des ruines du village qui ne forme plus qu'un monceau de pierres. Dans l'après-midi du 4, on occupe l'église et le cimetière qui s'y rattache. Le 5, les Allemands essayent encore de reprendre l'offensive, mais, épuisés, ils se retirent. Nous sommes maîtres de la position et nous nous y consolidons.

De l'autre côté de la Meuse, la lutte a été aussi opiniâtre pour conquérir le versant est.

LES ÉPARGES

La position des Eparges, par elle-même, n'a qu'une importance secondaire ; mais, prise dans l'ensemble de l'avancée allemande sur les Hauts-de-Meuse, elle acquiert tout de suite une situation privilégiée. L'encercllement de la grande place de Verdun a toujours été le rêve de l'état-major allemand, rêve non réalisé et qui paraît s'évanouir de plus en plus. Dans ce cas, la rivière le Longeau, qui sort des Hauts-de-Meuse et passe au pied du fort de Troyon, de Génicourt, puis s'inflechit vers l'Est pour se jeter à Conflans-Jarny, dans l'Orne, était un terrain favorable pour approcher Verdun vers le sud. Les Eparges ne sont qu'à 8 kilomètres du fort de Génicourt, à peine à 20 kilomètres de Verdun.

La possession de la haute vallée du Longeau était donc nécessaire au corps d'occupation allemand qui couvre les Hauts-de-Meuse et avait fait une poussée si hardie sur Saint-Mihiel. Les Allemands qui occupent le point stratégique important de Conflans-Jarny sont reliés à la haute vallée du Longeau par la bonne route de Conflans-Fresnes-Champlou-Saint-Rémy qui coupe les Hauts-de-Meuse à Combrès, col difficile dans un pays boisé. Ils tiennent cette position importante. Notre attaque heureuse sur les Eparges et notre avance dans le Val du Longeau mettent actuellement sous le feu de nos canons les cotes 348 et 392 qui dominent Combrès et forment le col passant à cet endroit. C'est dire que la situation, sur ce point, va devenir critique pour l'ennemi. (1^{er} mars 1915.)

Sur les côtes lorraines, l'activité avait été moins grande, surtout dans la partie du secteur située à l'est de Nancy. Là, les opérations militaires sont restées stationnaires ; on s'est contenté, de part et d'autre, de garder et consolider le terrain conquis.

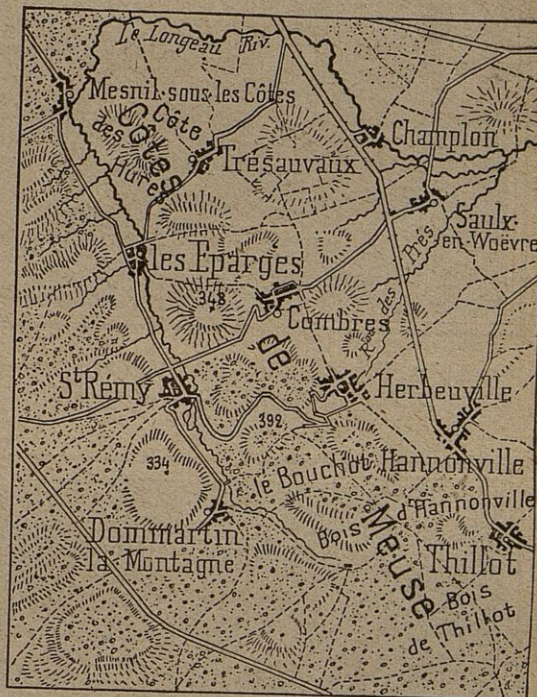
Le printemps, du reste, s'est levé sur une nouvelle heureuse, arrivée d'Orient. La prise de Przemyśl est donnée par les communiqués officiels russes qui nous annoncent la reddition de la place forte : 150.000 prisonniers, 500 bouches à feu, 300 wagons, un stock énorme de munitions...

L'armée russe d'investissement de la place devient libre. C'est une nouvelle poussée de 200.000 hommes qui va être jetée sur le front autrichien, poussée énergique et qui va répondre au canon tonnant sur le Bosphore.

Sous cette pression vigoureuse des nations alliées, on arrivera bientôt à étouffer, vaincre, anéantir le colossal empire germanique !

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE

Nous reprendrons dans notre prochain numéro la publication des "Grands Services des Armées en Campagne" (voir les numéros 22 et 23 du PAYS DE FRANCE) en attendant que les événements militaires qui se déroulent sur le sol français puissent nous permettre de continuer très prochainement "La Campagne de France".



RÉGION DES ÉPARGES

ABRIS ET GOURBIS DANS L' AISNE



A l'arrière de la ligne de feu ont surgi des villages pareils à ceux que les explorateurs découvrent dans les forêts du centre de l'Afrique ; ce sont les abris qu'avec leur coutumière ingéniosité nos soldats ont construits dans les bois nombreux de la région de l'Aisne ; là ils viennent prendre le repos que leur permet la relève des troupes.



Voici, bien dissimulée derrière un rideau d'arbres, une maisonnette confortablement établie ; rien n'y manque, ni la fenêtre, ni la porte, ni la cheminée ; il y a même un chemin battu qui conduit au seuil ; le petit fox attend son maître qui se repose des nuits de combat passées dans les tranchées.

REPOS APRÈS LE COMBAT



Recevoir balles et obus, charger à la baïonnette, ce n'est rien, au dire de nos vaillants ; mais passer des journées et des nuits dans la boue des tranchées, quel supplice ! Aussi est-on heureux de revenir à l'arrière pour pouvoir tranquillement faire sa toilette dans l'eau claire d'un ruisseau, comme dans ce village de la Champagne.



Dans cette région de la Champagne poudreuse, les habitations sont clairsemées ; on n'y voit que des plantations de sapins qui ont des formes géométriques ; dans ces sapinières, des villages ont surgi ; ce sont les « gourbis » où les soldats viennent prendre quelque repos, après les durs combats livrés à l'ennemi.

LA GUERRE SUR MER

Les Croiseurs auxiliaires

*Le rôle de corsaire des paquebots allemands
est maintenant terminé*

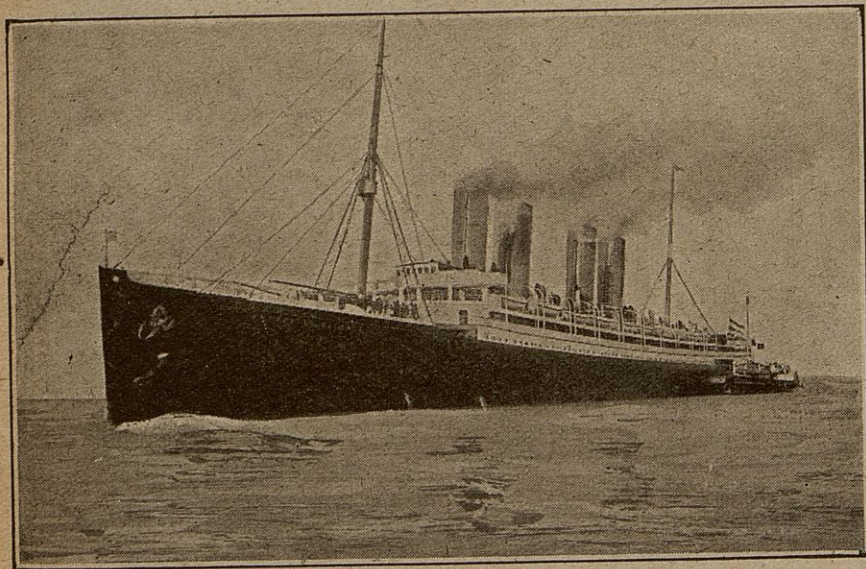
Dans le numéro du 8 avril, le *Pays de France* a publié des photographies du *Prinz-Eitel-Friedrich* qui, à ce moment-là, par les vantardises de son capitaine, par ses facéties diverses, telles que le ravitaillement en charbon au son des fifres, retenait l'attention du monde. A en croire son commandant Thiercsen, il allait accomplir les plus héroïques prouesses, il allait foncer sur l'escadre alliée qui l'attendait à la sortie. Tout cela, c'étaient de belles paroles ; et tout cela se termina lamentablement, à la manière allemande : sous prétexte que, décidément, il n'était pas le plus fort, le bateau et son équipage se laissèrent interner. Depuis, un autre camarade en piraterie, un autre émule en vilénies et lâches aventures, est venu partager son sort : le 12 avril, le *Kronprinz-Wilhelm*, fuyant à toute vapeur devant les croiseurs anglais, se réfugiait à Newport-News. Les navires auxiliaires allemands, décidément, ne sont braves qu'en face des bateaux marchands sans défense. Ils devaient pourtant, d'après leurs capitaines, accomplir de magnifiques choses. Maintenant que la mer en est nettoyée, voyons un peu ce qu'ils ont fait.

Mais, tout d'abord, qu'est-ce qu'un croiseur auxiliaire, autrement dit, croiseur corsaire ?

Les croiseurs auxiliaires sont, en temps de paix, de braves transatlantiques que rien, en apparence, ne distingue des autres. Un contrat, qui lie à l'Etat la Compagnie de navigation propriétaire, oblige celle-ci, dès le début des hostilités, à mettre certains de ses bateaux à la disposition du département de la Marine, moyennant un prix de réquisition fixé à l'avance ; on démeuble le paquebot, on lui fait sa toilette de guerre, on le vide de tout ce qui est inutile et on le remet au gouvernement qui le garnit de canons et le place en service.

Ces préparatifs sont naturellement exécutés, en raison de leur complexité, dans un port du territoire. Si le bateau est surpris au loin par la guerre, il rejoint son port d'attache par les voies les plus rapides et les moins dangereuses. Cependant il est une nation qui a préparé l'armement de ses croiseurs auxiliaires en pays neutres et l'a parachevé en mer. Vous étonnerai-je en vous disant que c'est l'Allemagne ? Et ne faut-il pas voir, là encore, une preuve flagrante de la préméditation du guet-apens ?

Un de mes parents, qui se trouvait à New-York le 3 août, vit partir ce jour-là un paquebot allemand, précisément le *Kronprinz-Wilhelm*, ci-dessus nommé, qui était arrivé quelques jours auparavant en escale régulière. Ce départ, en raison des circonstances, suscitait une vive curiosité, et une foule considérable y assistait. Dans le bateau, pas un passager, cela va de soi ; l'équipage réduit à l'effectif de guerre, tous les gens de service débarqués ; sur le pont, vidé de tous les impedimenta du temps de paix, s'accumulaient des caisses énormes, qu'on avait fiévreusement sorties des cales en plein port :



LE CORSAIRE ALLEMAND « KRONPRINZ-WILHELM »

c'étaient les canons. Dès le temps de paix, le navire était armé, et les Français qui empruntèrent, quelques mois avant la guerre, les transatlantiques des lignes allemandes, ne se doutaient pas qu'ils couchaient sur les pièces dont nos propres bateaux allaient sous peu recevoir les projectiles ! Aussitôt le croiseur sorti des eaux territoriales américaines, les caisses furent défoncées, les canons montés, et en route pour la chasse aux navires marchands ! (1)

Une arme essentielle : la vitesse

Tous les paquebots ne sont pas aptes au service de croiseurs auxiliaires. Il faut, pour remplir ce rôle, une capacité suffisante, car c'est d'elle que dépend l'importance de l'approvisionnement en combustible, et il faut surtout

(1) Le capitaine du *Kronprinz-Wilhelm* a prétendu, depuis son arrivée en Amérique, que lorsqu'il quitta le port de New-York le 3 août, il était nu comme un petit saint Jean ; qu'il s'était procuré ses canons en mer, en les prenant à bord d'un croiseur anglais qui n'avait pas pu lui résister, étant dépourvu de munitions. Cette assertion est aussi fautive qu'in vraisemblable ; de nombreux New-Yorkais ont vu ce vapeur quitter leur port avec ses canons encore en caisses sur le pont, et le *Kronprinz-Wilhelm* était bien armé de son artillerie dès avant la guerre.

une vitesse appropriée, car la qualité essentielle de ce genre de combattant, ce doit être sa rapidité. C'est grâce à elle qu'il rejoindra les navires marchands qu'il poursuit ; et c'est sa seule défense, ou à peu près, contre les cuirassés qu'il rencontrera au cours de ses expéditions. S'il peut, par ses canons, être très nuisible à l'ennemi, il devra cependant soigneusement éviter les projectiles de celui-ci ; nulle protection ne le garde, si ce n'est son compartimentage, d'ailleurs généralement soigné. Piètre défense, cependant ! Elle lui évitera bien d'aller au fond, si un projectile troue la coque au-dessous de la ligne de flottaison, mais le remplissage d'un compartiment aura décentré le navire, aura ralenti sa marche, et en fera une proie facile aux nouveaux coups de l'ennemi. Dans la pratique, dès que le croiseur auxiliaire aperçoit celui-ci, il file... Cette tactique est tout à fait conforme, comme on sait, à celle qui est en honneur dans la flotte allemande, terrée depuis le mois d'août dans ses ports ; comme un rat, guetté par un chat, dans son trou !



UN NAVIRE DE GUERRE FAIT DU CHARBON EN PLEINE MER

En raison de leur destination, on ne choisit donc, comme croiseurs auxiliaires, que les bateaux ayant une vitesse et un tonnage déterminés. En Allemagne, il faut plus de 20.000 tonnes de déplacement et plus de 20 nœuds de vitesse commerciale moyenne. Ce serait d'ailleurs une erreur de croire que cette allure met le corsaire à l'abri de la poursuite des croiseurs de guerre réguliers ; beaucoup de ceux-ci sont, en effet, plus rapides.

Si nous prenons les principaux croiseurs auxiliaires allemands de première catégorie qui existaient au début des hostilités, nous trouvons comme vitesse moyenne les chiffres suivants (1) :

<i>Kaiser-Wilhelm-der-Grosse</i>	22, 5 nœuds
<i>Kronprinz-Wilhelm</i>	23 —
<i>Kaiser-Wilhelm-II</i>	23 —
<i>Kronprinzessin-Cecilie</i>	23, 5 —
<i>Imperator</i>	22, 5 —
<i>Vaterland</i>	22, 5 —
<i>Prinz-Eitel-Friedrich</i>	23 —
<i>Colombus</i>	20 —

La moyenne oscille donc entre 22 nœuds 5 et 23 nœuds.

Or voici les vitesses de quelques croiseurs anglais de combat :

<i>Invincible</i>	26, 6 nœuds
<i>Indomitable</i>	26, 1 —
<i>Inflexible</i>	26, 5 —
<i>Indefatigable</i>	26, 5 —
<i>New-Zealand</i>	27, 6 —
<i>Lion</i>	31, 78 —
<i>Princess-Royal</i>	32, 7 —
<i>Queen-Mary</i>	30, 9 —
<i>Tiger</i>	31 —

Dans la catégorie des croiseurs cuirassés anglais, nous trouvons seize navires ayant une vitesse de 30 nœuds : *Arethusa, Aurora, Galatea, Inconstant, Penelope, Phaeton, Royalist, Undaunted, Galliope, Caroline, Carysford, Champion, Cleopatra, Comus, Conquest, Cordelia*. Tous ces bateaux sont neufs, et font partie des programmes 1912-1913 et 1913-1914 de nos amis. Et à ces catégories-là, il y a lieu d'ajouter les torpilleurs de haute mer « *Ocean-Going Destroyers* », qui filent entre 30 et 35 nœuds et portent des canons de 110 millimètres.

On conçoit que quand un croiseur auxiliaire est aperçu par un croiseur régulier ennemi, il est bien vite rejoint, et comme l'artillerie du navire de guerre est généralement supérieure à celle du corsaire, celui-ci court les plus grands risques. Ce rôle de croiseur auxiliaire, quand le bateau est isolé, réduit à lui-même, traqué comme l'étaient les rares allemands qui écumèrent les mers, n'est pas précisément, comme on le voit, exempt de tout danger ! En fait, tous les corsaires allemands étaient condamnés, et il ne reste plus en vie que ceux qui ont mis entre nos navires et eux — en se réfugiant dans les eaux d'une puissance non belligérante — la fiction conventionnelle et protectrice de la neutralité.

(1) Tous les chiffres que je donne sont officiels et extraits des documents publiés par les gouvernements.

Armement — La guerre de course

L'armement dont on munit les croiseurs auxiliaires peut les rendre redoutables, sinon pour la guerre d'escadres, tout au moins pour la guerre de course.

Si nous prenons les grands paquebots anglais portés sur le rôle des croiseurs auxiliaires, tels la *Lusitania* et la *Mauritania*, qui n'ont d'ailleurs pas été utilisés par leur gouvernement, nous les trouvons inscrits chacun au programme pour 12 canons de 152. C'est là, pour la police des mers, un armement plus que suffisant.

Du côté allemand, l'artillerie est plus faible, et l'armement est généralement le même que celui des croiseurs protégés types *Dresden* et *Emden*, soit 12 canons de 105.

Les attentats nombreux commis par ce dernier bateau, qui défrayèrent pendant plusieurs mois la chronique maritime, l'hiver dernier, montrent quels ravages peut faire sur l'Océan un navire rapide armé, dont le commandant fait litière de toute considération du droit des gens. Il est entendu que l'*Emden*, croiseur protégé, avait sur les croiseurs auxiliaires un avantage défensif, et aussi une supériorité offensive du fait de ses deux tubes lance-torpilles ; mais ce n'est guère avec cette dernière arme qu'un navire de ce tonnage peut combattre, et si l'*Emden*, camouflé en croiseur anglais, par l'adjonction d'une quatrième cheminée en toile, réussit, le 26 octobre, à surprendre et à torpiller le croiseur russe *Zemtchoug*, à Poulou-Pinang, on peut dire que c'est là l'un des rares exemples d'une torpille réellement efficace placée par un croiseur. C'est avec son artillerie que l'*Emden* coula, dans la même affaire, notre torpilleur *Mousquet*. C'est grâce à ses canons qu'il écuma pendant plusieurs semaines le Pacifique, détruisant en une seule expédition sept grands cargos, et causant au commerce anglais un dommage évalué à plus d'un milliard de francs !

Ce petit croiseur a pratiqué exactement la guerre de course à laquelle se livraient — ou auraient voulu se livrer — tous les auxiliaires allemands. Et les résultats obtenus montrent que ces genres de navires, quand ils sont employés de la sorte, en attendant leur destruction certaine, peuvent être très préjudiciables à l'ennemi.

Services de police

L'Allemagne, en raison de l'isolement dangereux dans lequel devaient demeurer ses bateaux, leur avait assigné, exclusivement, une mission de destruction. Condamnés pour condamnés, et ils l'étaient à l'avance, il fallait qu'ils fissent, avant de périr, le plus de mal possible. Ses sous-marins continuent actuellement la tradition, avec une aggravation de férocité qui a indigné le monde et soulevé tous les neutres contre la « kultur » immonde !

Mais les croiseurs auxiliaires ont un autre rôle à remplir que celui de fauves des mers dans lequel se complaisent les Allemands. Strictement respectueuse des lois de l'humanité, notre marine se contente de confier à ses bateaux auxiliaires une mission de surveillance côtière et de police pour laquelle ils sont parfaitement adaptés. Ce sont eux qui patrouillent nos côtes de l'Océan et de la Méditerranée, arraisonnant les cargos, visitant leurs cales et établissant un filtre au travers duquel passent les seules cargaisons dont l'ennemi ne saurait tirer profit. Ils soulagent d'autant notre flotte de guerre proprement dite, qui peut ainsi s'employer très utilement ailleurs, et ils rentrent régulièrement se ravitailler au port, perdant le minimum de temps et fournissant le maximum de service effectif.

Le ravitaillement

Cette question de ravitaillement en combustible est la plus grave dont aient à se préoccuper les navires qui se livraient, comme les Allemands, à la guerre de course en haute mer.

Même en bondant ses soutes, en mettant du charbon partout, jusqu'à courir le risque de relever son centre de gravité, un grand navire ne peut espérer marcher plus de 22 à 26 jours sans refaire du combustible. Or, en principe tout au moins, le ravitaillement dans les ports neutres est interdit. Je sais bien que nos ennemis ne sont pas pour s'embarrasser de ce qui est défendu, et que l'escadre de l'amiral von Spee, avant l'affaire de Coronel, se ravitailla au Chili. Il n'en est pas moins vrai que des actes de ce genre sont exceptionnels, et que la menace de complications diplomatiques avec les non belligérants suffit, en général, pour les empêcher.

Si le ravitaillement dans les ports est impossible, il reste, pour le corsaire isolé, la ressource du ravitaillement en mer. Il est extrêmement précaire. On considère qu'un matériel spécial est généralement nécessaire, surtout par gros temps, et qu'il faut, pour y procéder, des charbonniers munis de pylones à bigues, sortes de bennes qui puisent le combustible dans les soutes du charbonnier pour le verser dans celles du croiseur. Il est cependant avéré que certains navires allemands, tel le *Karlsruhe*, se sont ravitaillés en pleine mer avec des

charbonniers ennemis capturés. C'est la méthode la plus économique ! Et les corsaires ne manquent pas, quand ils le peuvent, de la pratiquer ! Cette question sera singulièrement facilitée dans les guerres futures, quand la plupart des navires se chaufferont avec du combustible liquide. Mais verrons-nous, ou plutôt nos descendants verront-ils, avant plusieurs générations, tout au moins, un autre de ces effroyables conflits ? Actuellement, répétons-le, c'est cette question du charbon qui domine la guerre de course à laquelle se livraient les croiseurs isolés allemands, et c'est vraisemblablement à l'épuisement de ses soutes qu'il faut attribuer le désastre du *Nurnberg*, rejoint et coulé, au combat des Falkland, par le croiseur anglais *Kent*, qui ne file pourtant que 21 nœuds 7, alors que le *Nurnberg*, dans des conditions normales, pouvait en donner 23,5. Mais depuis plusieurs jours l'escadre allemande tenait la mer, alors que l'escadre anglaise venait de faire le plein à Port-Stanley.

Y a-t-il une flotte turque ?

Puisque nous nous occupons aujourd'hui des choses de la mer, disons quelques mots de la flotte turque, voyons ce que possède encore, pour opposer

aux escadres alliées opérant dans les Dardanelles, « l'homme malade », qui semble aujourd'hui plus malade que jamais ! Les Turcs ont-ils des effectifs capables de prendre utilement contact avec les flottes alliées, une fois celles-ci entrées dans la mer de Marmara ?

Au début de la guerre, la flotte ottomane se décomposait et se totalisait ainsi qu'il suit, sur le papier tout au moins :

CUIRRASSÉS DE 1^{re} CLASSE

Reschad-V, 23.480 tonnes. Armement : 10 pièces de 343, 16 de 150, 4 de 76.

Sultan-Osman, 27.500 tonnes. Armement : 14 pièces de 305, 20 de 152, 10 de 76.

CUIRRASSÉS DE 2^e CLASSE

Messoudieh, 9.120 tonnes. Armement : 2 pièces de 240, 12 de 150, 14 de 76, 10 de 57.

Kerredin-Barbarossa, 10.000 tonnes. Armement : 2 pièces de 240, 12 de 150, 14 de 76, 10 de 57.

Torghut-Reiss, même tonnage et même armement que le précédent.

CUIRRASSÉS DE 3^e CLASSE

Munin-i-Zaffer, 2.400 tonnes. Armement : 4 pièces de 150, 6 de 76, 10 de 57.

Assar-i-Tewfik, 4.690 tonnes. Armement : 3 pièces de 150, 7 de 120, 6 de 57.

CROISEURS NON CUIRASSÉS

Hamidieh, 3.830 tonnes. Armement : 2 pièces de 150, 8 de 120, 6 de 47.

Medjidieh, même tonnage et même armement que le précédent.

De toutes ces unités, il n'y en avait que deux possédant une réelle valeur : le *Reschad-V* et le *Sultan-Osman* (ex *Rio-de-Janeiro*). Le malheur voulut, pour la Turquie, qu'au commencement des hostilités, ils se trouvaient tous les deux en construction ou en réfection aux chantiers Vickers, en Angleterre. L'Amirauté anglaise les réquisitionna dès le 4 août. Peut-être flotteront-ils un jour dans les Dardanelles, mais ce sera avec l'« Union Jack » à la proue !

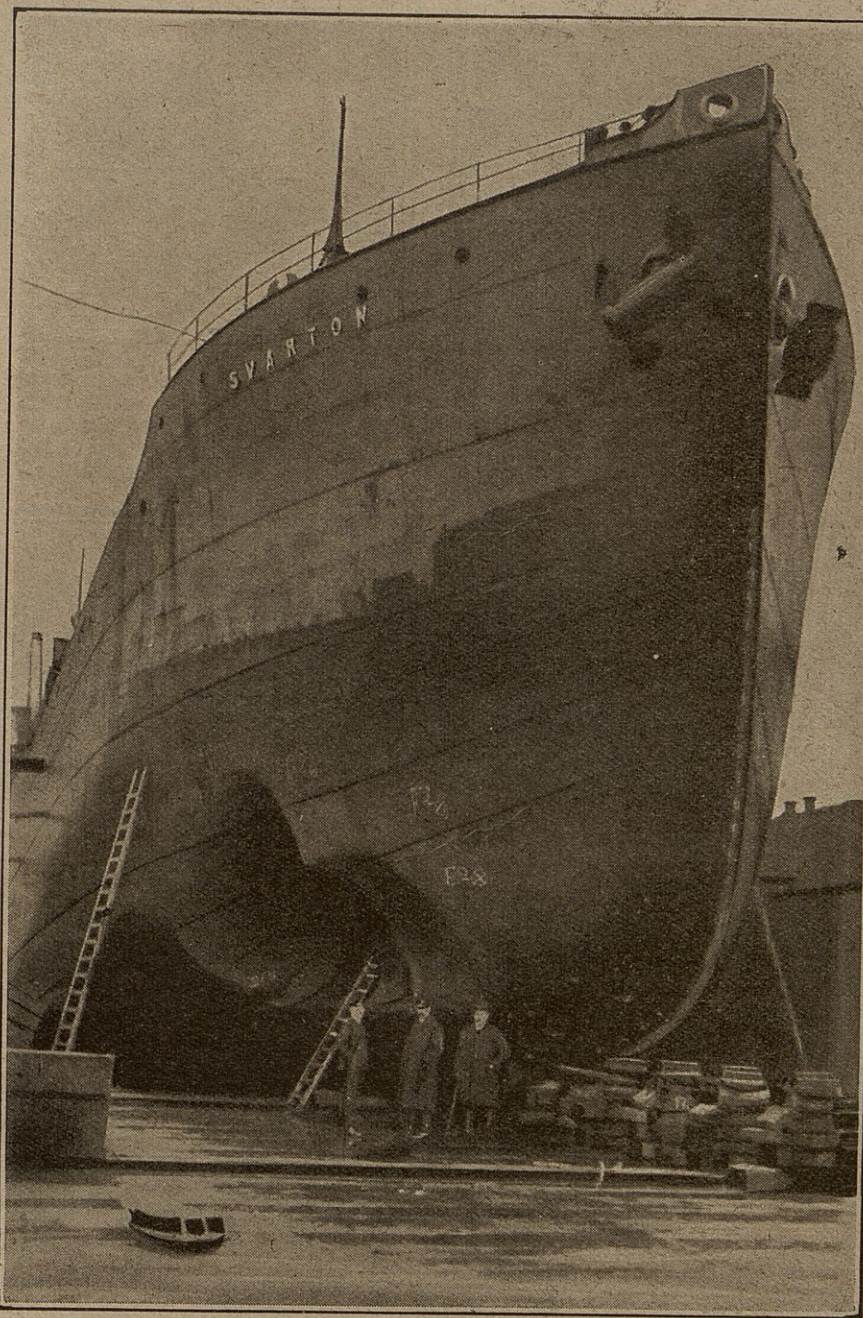
Quant aux autres bateaux turcs, ils ne sont pas précisément modernes, témoin le *Munin-i-Zaffer* qui date de 1867, et le *Assar-i-Tewfik*, de 1868 ! On insuffla un peu de sang nouveau à ces vieillards, en 1907, par une réfection

partielle, mais on n'en a tout de même pas fait quelque chose de bien brillant !

Les deux bateaux ottomans les plus modernes parmi ceux qui se trouvaient réellement en service au début de la guerre, étaient l'*Hamidieh* et le *Medjidieh*, lancés en 1903. Ce dernier a été coulé par une mine le 4 avril. Un autre cuirassé, le *Messoudieh*, fut envoyé au fond par le sous-marin anglais *B-II*, le 13 décembre. Il datait de 1874 ! Restent les deux navires type *Kerredin-Barbarossa*. Ceux-là sont presque jeunes pour des turcs, ils ne datent que de 1891 !

Pour consolider tout cet édifice désuet, la Turquie comptait sur les deux réfugiés allemands, le *Gaben* et le *Breslau*. Le *Breslau*, croiseur protégé de 4.500 tonnes, rapide, mais armé seulement d'artillerie moyenne, n'avait pas une bien grande qualité comme unité de combat. On l'a dit disparu, puis reparu. Mais on ne semble pas, même en Turquie, très fixé sur son sort, pas plus que sur celui du *Gaben*, auquel un cuirassé russe infligea de graves avaries. On nous a annoncé que le *Gaben* était complètement hors de service. Puis on l'a prétendu réparé, ensuite il s'était à nouveau avarié sur une mine turque, puis que les Russes l'avaient bombardé. C'est le croiseur fantôme !

Mais un bateau vraiment guerrier, pour résister à l'action formidable des flottes alliées, que sera-ce ? Que le *Gaben* existe encore ou non, on peut dire, sans excessif optimisme, que le jour où les cuirassés français et anglais auront franchi les détroits et les champs de mines, ce sera le glas de la Turquie d'Europe qui sonnera au minaret de Sainte-Sophie !...

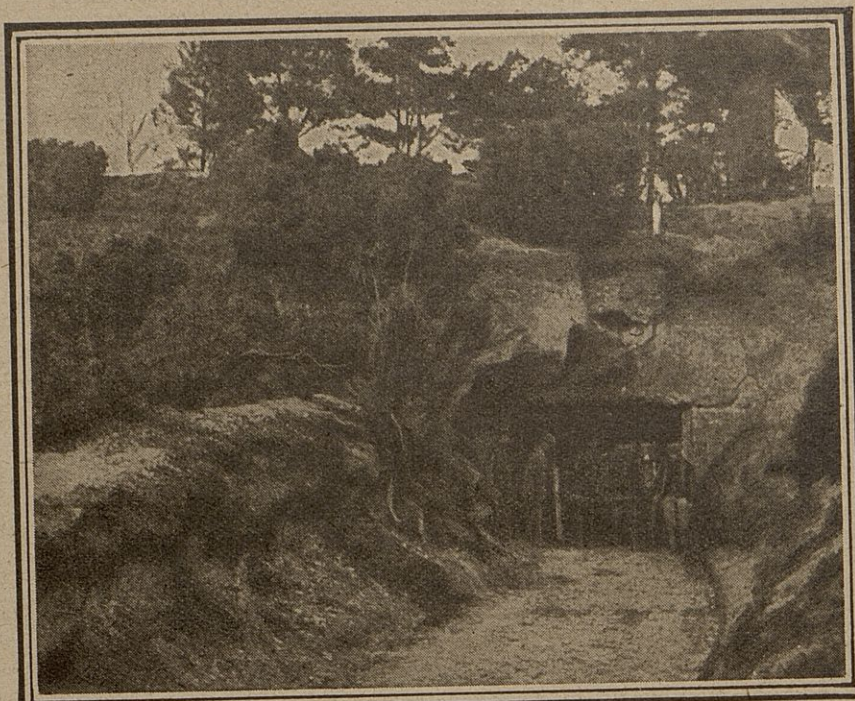


DÉCHIRURE PRODUITE PAR UNE MINE SOUS-MARINE DANS LA COQUE D'UN BATEAU DE COMMERCE

A LA LISIÈRE DES FORÊTS



A la lisière du bois, ces deux soldats semblent examiner l'entrée d'un profond terrier ; ils se préparent tout simplement à descendre dans une tranchée dont l'ouverture est dissimulée dans ces touffes d'herbes ; plus loin on aperçoit encore une ligne sombre au milieu de la clairière ; c'est aussi une tranchée.

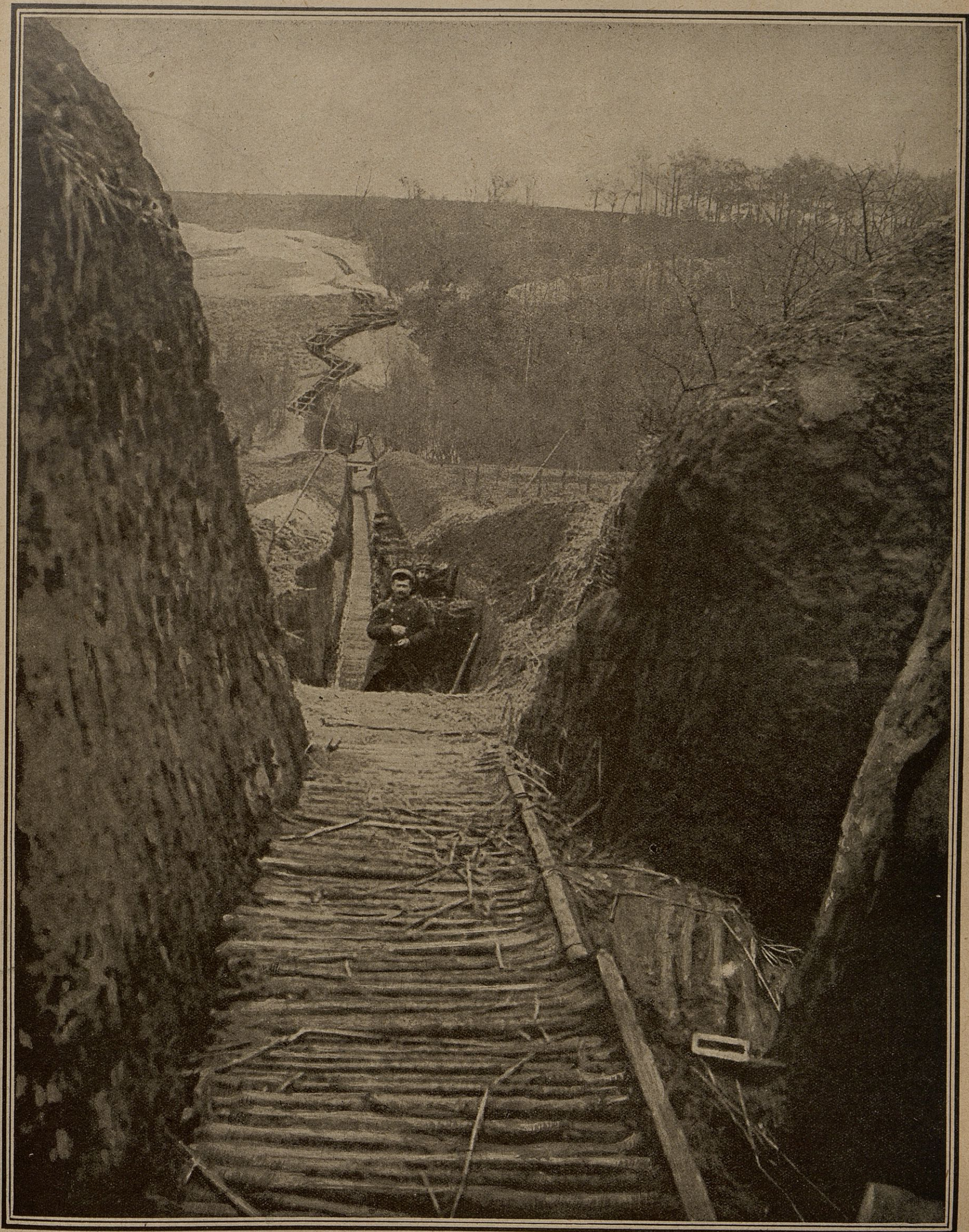


Des abris, plus chauds et plus sûrs que ceux qu'ils construisent eux-mêmes à l'arrière, sont fournis à nos troupiers par les nombreuses carrières situées dans la région du Soissonnais : hommes et chevaux y trouvent pitance et repos ; ni le froid, ni la pluie n'y pénètrent ; on sait comment les Allemands les ont utilisées.



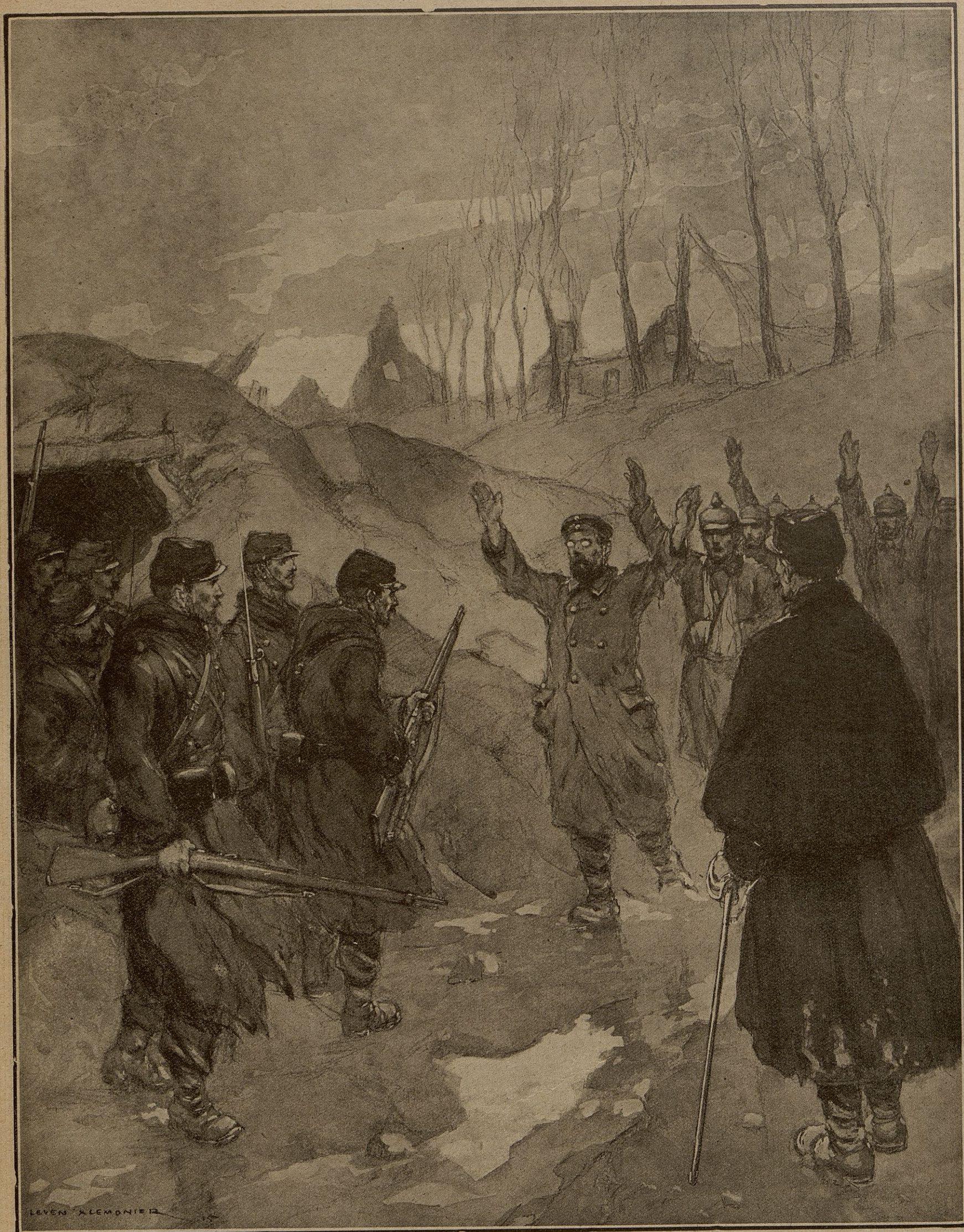
Un campement de repos à l'arrière de la première ligne de tranchées, c'est-à-dire à deux ou trois kilomètres seulement de l'ennemi ; gourbis, paillottes, tout le style architectural des nègres a été mis à contribution pour l'édification de ce village dans les bois. Nos zouaves y paraissent fort heureux, attendant patiemment l'heure de la distribution du jus ou de la soupe.

LE CHEMIN VERS LES TRANCHÉES



Cette tranchée de communication, qui s'allonge au loin dans la plaine, prouve que nos soldats sont passés maîtres dans cet art si nouveau pour eux ; la construction en est parfaite. A droite s'ouvre le boyau qui conduit aux tranchées de combat.

KAMARATES !... KAMARATES !



LEVEN X LÉMONIER

Dessin de LEVEN et LÉMONIER.

Il n'est pas rare que nos avant-postes voient tout à coup surgir devant eux des soldats allemands, sans armes, les bras levés, criant :
« Kamarates ! Kamarates ! » et se rendant pour avoir du pain.

L'espionnage allemand⁽¹⁾

RÉVÉLATIONS D'UN ANCIEN AGENT
DU SERVICE SECRET

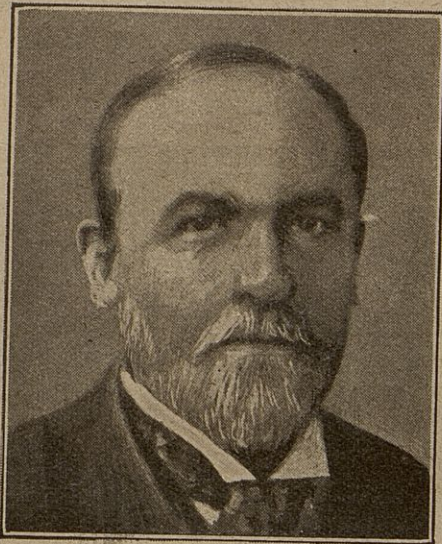
VI

Espionnage diplomatique

(Suite)

Parmi les lettres faisant partie de la correspondance produite au procès de von Tausch, il y en eut surtout une qui retint l'attention du tribunal. Elle était adressée à Eulenburg par le chef de la police secrète qui faisait valoir le succès avec lequel il avait accompli le travail d'espionnage que le comte lui avait confié et qui, il y comptait bien, aurait pour résultat de perdre cette fois le ministre des affaires étrangères sans espoir de retour.

Peu de temps après, en effet, comme l'établirent les témoignages, Eulenburg envoya à von Tausch le ruban d'un ordre autrichien très élevé qui était conféré par le gouvernement austro-hongrois au chef de la police, évidemment en reconnaissance des services rendus pour amener la chute du ministre des affaires étrangères d'Allemagne.



COMTE PHILIPPE D'EULENBURG
ami du Kaiser, héros d'un procès scandaleux

De nombreux scandales ont été dévoilés au grand jour, qui tous ont prouvé que von Tausch ne regardait aucune supercherie ni aucune manœuvre comme trop basses pour en faire le tremplin de sa fortune grandissante.

Le fait suivant en est un exemple typique. Le prince Egon Hohenlohe, dont les mœurs étaient aussi déplorables que celles d'Eulenburg, avait pris en grippe, pour des raisons que nous ignorons, un des chambellans attachés à la Cour du duc de Saxe-Cobourg-Gotha, et juré sa perte.

C'est pourquoi il n'eut pas de repos qu'il n'eût chargé von Tausch de fouiller les humbles antécédents de ce malheureux homme dont l'histoire fut publiée sous le voile de l'anonymat dans différents journaux allemands.

Il en résulta un bruyant scandale qui obligea l'infortuné chambellan à résigner ses fonctions et à abandonner son poste.

D'autres personnages de marque n'avaient pas tardé à découvrir que von Tausch était capable de s'acquitter, avec tout le succès possible, de n'importe quelle besogne d'espionnage qu'ils pouvaient avoir à lui confier, et comme chacun d'eux récompensait ses services avec quelque décoration, en outre d'un paiement plus substantiel, on le voyait paraître à la Cour la poitrine constellée des insignes des ordres les plus variés.

Naturellement, sa comparution comme inculpé dans une affaire de diffamation causa une véritable consternation à Berlin, car on se demandait avec inquiétude jusqu'où iraient les révélations qu'il ferait pour sa défense.

Mais l'attention du kaiser fut aussitôt appelée sur ce danger, et comme il fallait à tout prix que son into-

léral orgueil sortit sain et sauf de cette aventure, il est facile de comprendre qu'il prit toutes les mesures possibles pour couper court à des révélations compromettantes touchant l'espionnage exercé par son ordre sur sa Cour et les membres de sa famille.

Von Tausch se trouvait directement sous les ordres de l'empereur lui-même, et si on le laissait continuer ses révélations, il était évident qu'il serait bien difficile de faire la part des actes du serviteur dont la responsabilité ne devait pas retomber sur le maître.

Dans ces conditions, toute condamnation devenait impossible, car von Tausch en savait trop long pour que la Cour impériale s'en fit un ennemi en le jetant en prison ou en le frappant de toute autre peine.

C'est pourquoi, le tribunal ordinaire s'étant déclaré incompetent, il fut renvoyé comme Bavarois devant une Cour d'honneur qui le jugea coupable d'une conduite si incompatible avec la haute situation qu'il occupait, qu'elle le mettait dans l'impossibilité de continuer ses hautes fonctions.

Il fut donc chassé honteusement du service qu'il avait dirigé, comme indigne de frayer avec des honnêtes gens.

Mais Guillaume II n'avait pas oublié son fidèle serviteur après que la Cour d'honneur en eut fini avec lui. Von Tausch rentra dans la vie privée avec tous les honneurs attachés à la personne d'un diplomate en retraite, ce qui veut dire qu'il put jouir en toute tranquillité de la très large pension qui lui fut servie, en même temps que de la fortune respectable qu'il avait su amasser pendant le temps de son service comme chef de la police secrète.

Le cas de von Tausch est un exemple typique du fonctionnement de l'espionnage allemand à l'intérieur.

On y chercherait en vain la moindre trace d'honnêteté, le moindre fait qui puisse atténuer la bassesse inqualifiable ou qui le montre autrement que sous un jour odieux; et cependant, les Cours allemandes continuent d'être soumises constamment à la même inquisition que cet espion sans scrupules a instituée. Inutile d'ajouter qu'elle se poursuit toujours avec l'appui et les encouragements sans réserve de Guillaume II qui croit fermement à l'efficacité de cette surveillance de tous les instants, au détriment de l'honneur et de tout ce qu'un esprit sain considère comme compatible avec l'honneur.

Le journal de la princesse Louise de Saxe contient des détails caractéristiques sur la bassesse des procédés et le caractère méprisable de ces agents semeurs de discorde et destructeurs de confiance qui sont placés auprès des plus hauts personnages des Cours allemandes.

L'espionne du roi, dit ce journal, s'est donnée comme mission, à la villa Foschwitz, de pratiquer une perquisition en règle dans toute ma correspondance. C'est là un rôle qui convient bien à une fille de son espèce, et j'imagine qu'elle s'en acquitte avec l'habileté d'un véritable agent du Cabinet noir, car j'ai la certitude qu'il n'est pas de lettre que je reçoive et que j'envoie, dont elle ne prenne connaissance.

Aussi suis-je maintenant très prudente dans tout ce que j'écris et je conseille à mes amis de faire de même.

Je me suis arrangée pour laisser tomber sous les yeux de l'espionne qu'on m'a imposée dans ma maison, une bonne partie de la correspondance, tout à fait innocente, échangée entre moi et Léopold.

Mon argus s'est laissé prendre au piège et a immédiatement fait savoir à son digne maître que j'avais aiguillé ma conduite sur une nouvelle voie. Premier résultat : mes dettes ont été payées. Deuxième résultat : j'ai reçu du maréchal de la Cour du roi une lettre très aimable où il me fait les plus grands éloges pour l'heureuse influence que j'exerce sur Léopold.

En vérité, le monde demande à être trompé.

On lit, dans un autre extrait du même journal :

J'ai pincé la Tisch en train de voler une de mes lettres. Heureusement cette lettre ne contenait absolument rien de compromettant, quoiqu'elle fût adressée à Ferdinand. Il ne s'y trouvait, en effet, rien de plus que ce que peut écrire une princesse du sang à un conseiller privé.

Mais, si peu important que soit le larcin, il y a tout de même là une indication que mon espionne a des soupçons.

On m'a dit que le prince Georges recevait d'elle un rapport tous les jours.

Le ton de ce journal fait ressortir à merveille la petitesse et le ridicule de procédés comme ceux dont nous venons de parler, employés pour semer à chaque instant la discorde, en rapportant et en grossissant un simple échange de propos qui ne peuvent avoir aucune influence réelle sur les affaires sérieuses du moment.

D'ailleurs la personne désignée sous le nom de « Tisch » n'était qu'une débutante très maladroite dans son peu recommandable métier, car après avoir découvert que sa royale maîtresse tenait un journal, elle n'eut rien de plus pressé que d'aller en avertir le prince Frédéric, mari de la princesse Louise, qui monta sur ses grands chevaux et fit les plus vifs reproches à sa femme en lui déclarant qu'il n'ignorait rien de son journal et des indiscretions qu'il contenait.

A la suite de quoi, la princesse Louise, indignée, semonça vertement son infidèle femme de chambre, et l'invita formellement, puisqu'elle ne pouvait se débarrasser de ses gênants services et qu'on la lui avait imposée aux fins de subir son espionnage, à se borner à l'avenir à ne faire d'autres rapports que ceux qui avaient trait à sa propre personne et à ses agissements en public.

On trouve des espions du même genre dans chaque maison royale de l'empire, aussi bien que dans chaque service de l'Etat. Tous les bureaux du gouvernement restent ouverts, à Berlin, à toutes heures du jour et de la nuit, et lorsque l'empereur veut s'assurer par lui-même que tout marche comme il le désire, il appelle au téléphone le bureau sur lequel il tient à exercer un contrôle efficace.



PRINCESSE LOUISE DE SAXE
sur qui s'exerça l'espionnage allemand

De même au moyen des nombreuses lignes téléphoniques qui sont à la disposition du « Seigneur de la Guerre », à tout instant il fait lever une garnison au beau milieu de la nuit pour être bien certain que les troupes sont tenues continuellement en haleine et que la vigilance de leurs chefs ne se trouve jamais en défaut.

Un des meilleurs exemples de l'espionnage diplomatique indirect nous est fourni par la publication de l'un des plans d'invasion de l'Angleterre du baron de Edelsheim, il y a quelques années.

Edelsheim proposait de jeter sur l'Angleterre une armée forte d'environ deux à trois cent mille hommes et commandée par des officiers ayant une parfaite connaissance du pays.

Il dit textuellement :

La préparation des opérations de débarquement doit être faite de longue main en temps de paix et, d'une façon si complète, que nous soyons absolument certains, lorsque la guerre éclatera, d'avoir l'avantage de surprendre l'ennemi par la rapidité de la mobilisation et du transport de nos troupes.

C'est pourquoi le nombre de troupes à mobiliser devra être déterminé en temps de paix, en même temps qu'on devra procéder d'avance à tous les préparatifs pour leur transport par chemin de fer et leur embarquement dans les ports, afin d'assurer la plus grande rapidité possible.

Non seulement ces diverses opérations devront être exécutées dans le plus grand secret, mais encore, au cas où elles attireraient l'attention de l'ennemi, on devra essayer de tromper celui-ci sur le véritable but qu'elles se proposent.

Hâtons-nous de dire que la publication de ces lignes, avec la certitude qu'elles seraient traduites et reproduites par la presse anglaise, ne pouvait rendre absolument aucun service à la cause des projets allemands.

Edelsheim, en effet, était un théoricien qui s'exprimait avec l'approbation de l'empereur et exposait un plan qui n'était autre que celui du parti des junkers.

Ses paroles tiraient donc de ce fait une portée indiscutable quand il précisait une idée qui flottait dans l'air et que tout le monde connaissait, mais qu'il n'était pas plus prudent pour cela de la part du parti junker d'avouer ouvertement, car si le secret le plus absolu était indispensable à son succès, la seule déclaration qu'une chose comme l'invasion de l'Angleterre était envisagée sérieusement dans un avenir plus ou moins rapproché, allait justement à l'encontre de l'esprit même du plan.

C'est pourquoi nous pouvons être certains que la publication de ce document n'a pas été décidée sans de bonnes raisons. Dans tous les cas, Edelsheim doit être considéré comme un diplomate plutôt que comme un espion diplomatique, car il est difficile de faire rentrer son cas dans la catégorie de l'espionnage proprement dit, si large que soit l'interprétation donnée à ce terme quand il s'agit du service secret allemand.

(A suivre.)

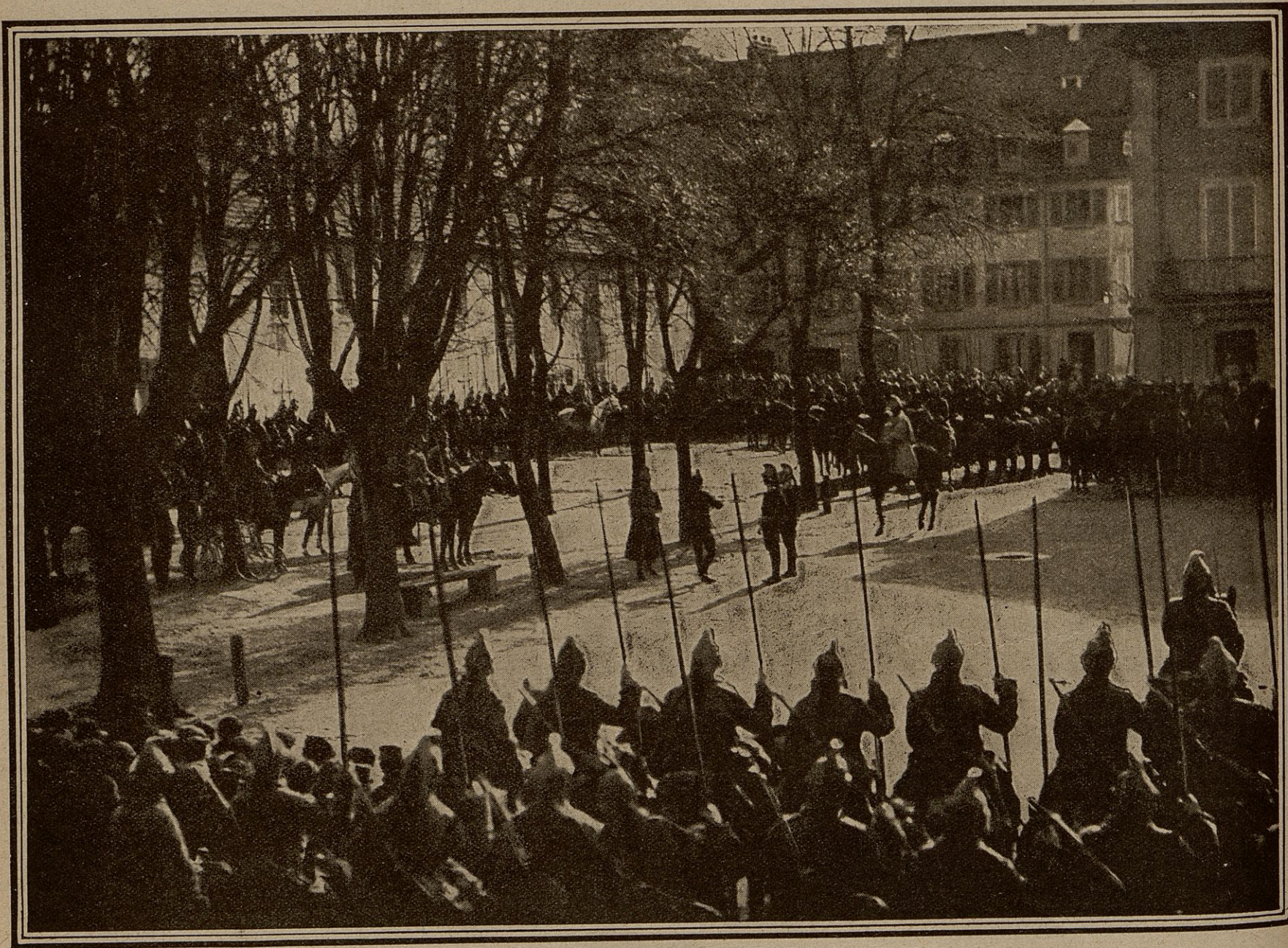
TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR A. LE GAY.

(1) Voir les numéros 19, 20, 21, 22, 23, 25 et 26 du Pays de France.

A BIENTOT LE BOUTE-SELLE !

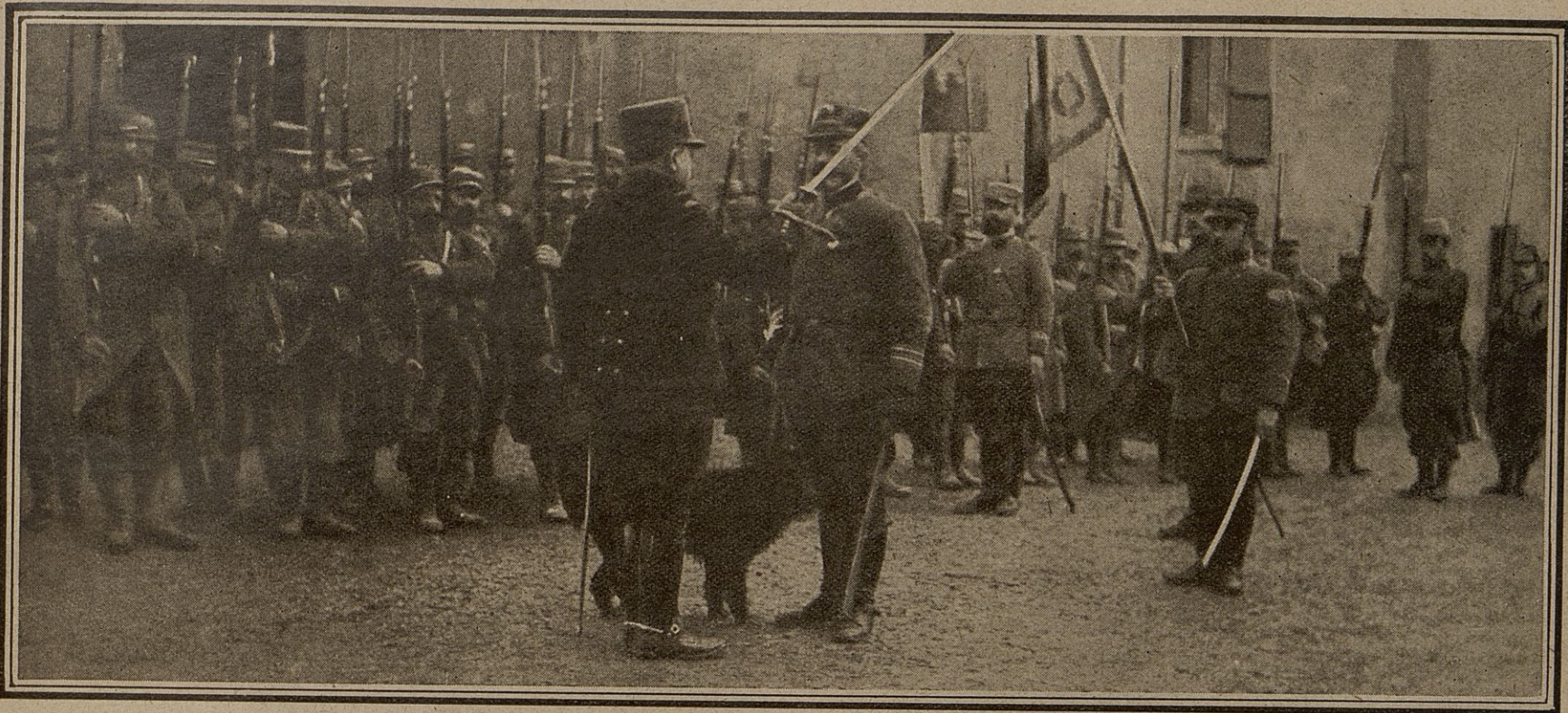


La guerre de tranchées, qui nous a été imposée par un ennemi qui préfère se terrer que se battre en rase campagne, a réduit le rôle de notre cavalerie ; bientôt on forcera les Allemands à sortir de leurs trous, et nos brillants cavaliers retrouveront l'occasion de charger. Voici, dans la plaine de Woëvre, une section de chasseurs d'Afrique prête à reprendre les chevauchées d'antan.



Les remises de décorations sont toujours une cérémonie émouvante ; celle-ci emprunte au cadre qui l'entoure un caractère impressionnant. Dans la petite ville de Lorraine reprise à l'ennemi, le régiment de dragons est rangé sur les côtés de la place ; au milieu, les deux officiers auxquels le général va remettre la croix de la Légion d'honneur.

RÉCOMPENSES AUX BRAVES

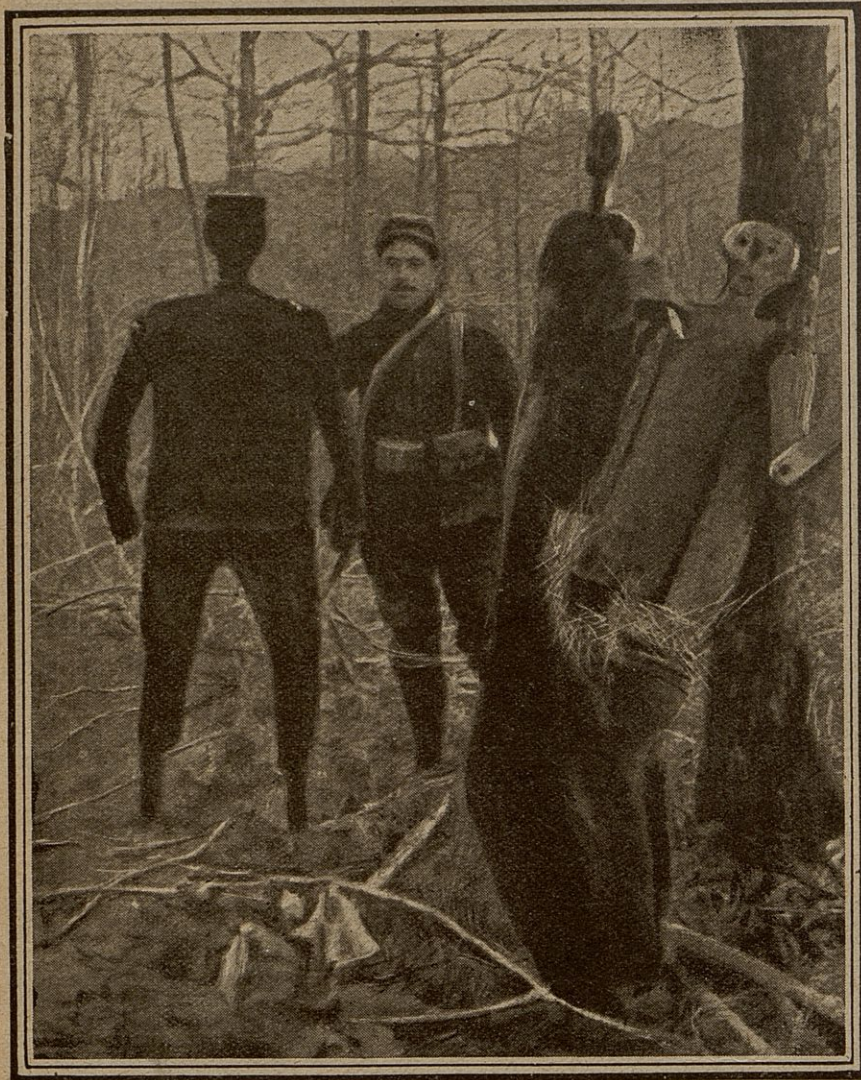


Dans le village, situé sur le front et où pleuvent de temps à autre les obus allemands, se déroule la cérémonie impressionnante d'une remise de décorations ; devant les troupes, qui viennent du combat et qui vont y retourner, devant le drapeau qui représente la France, le général remet la croix à un officier de territoriale ; le chien, fidèle compagnon, a voulu être aussi de la fête.



On ne compte plus les actes de dévouement de nos soldats pour leurs chefs ; cette fraternité d'armes n'existe pas en Allemagne. Voici le général de division Réveillac qui vient de remettre la médaille militaire au soldat Derrien, du 248^e d'infanterie ; il lui serre la main et le félicite de l'acte de bravoure qu'il a accompli en rapportant sur son dos, sous la mitraille, son officier grièvement blessé.

PRÈS DE LA LIGNE DE FEU



Souvent nos troupiers s'amuse à jouer des farces aux Boches ; des mannequins sont fabriqués et placés de façon assez apparente. Quelle joie, dans les tranchées, lorsque les Allemands dépensent leurs munitions à canarder ces faux « poilus ».



Lorsque les « marmites » allemandes éclatent, elles font des trous énormes, ainsi qu'on peut s'en rendre compte par cette photographie. Dans l'excavation creusée par un de ces projectiles, trois de nos soldats ont pu prendre place, assis l'un au-dessus de l'autre.



On ne saura trop louer l'héroïsme des brancardiers qui vont, au milieu des balles et des obus, ramasser ceux qui sont tombés ; ils n'ont point, pour les soutenir dans la rafale, l'exaltation que donne la bataille à celui qui combat ; ils vont parce que c'est leur devoir de porter secours aux blessés. Sur leurs épaules, ils emportent celui qui vient d'être atteint vers la prochaine ambulance où les premiers soins lui seront donnés : quelquefois, hélas ! ce dévouement aura été inutile.

Les Trois Diables-Bleus

PAR

JEAN DE LA HIRE

CHAPITRE CINQUIÈME

L'ÉNIGMATIQUE MARIUS

LNSEVELIS sous l'éboulement qu'ils avaient eux-mêmes provoqué, les trois Diables-Bleus et le lieutenant Fortas gardaient une immobilité de cadavres. Par les trous et les crevasses que leur ingéniosité et le hasard leur avaient ménagés à travers la terre, ils respiraient librement. Ils avaient eu soin de mettre leurs mains en entonnoir devant leur bouche, afin que leur face ne fût pas écrasée contre le sol.

Pendant quelques minutes, ils n'entendirent d'autre bruit que le vacarme lointain de l'artillerie, assourdi par l'épaisseur des mottes de terre qui les recouvraient. Mais, servant d'élément conducteur, la terre leur révéla l'approche des Allemands ; ils perçurent des pas sur la route, ils entendirent des voix rugueuses et des coups de fusil tirés au hasard sur des ombres que, dans le crépuscule, les Boches prenaient pour des hommes. Ils ne se voyaient pas l'un l'autre ; mais par un bras, par une jambe, ils se touchaient, et chacun d'eux se sentait réconforté par la présence de ses compagnons.

Soudain, il y eut au-dessus d'eux une série de chocs sourds et un entremêlement de paroles confuses. Ils comprirent que des Allemands avaient sauté dans le trou d'obus. Combien d'hommes ? Cela eût été impossible à déterminer ; mais que les Boches fussent deux ou dix, la situation des quatre alpins devenait critique. Ils sentaient la terre qui les recouvrait fortement foulée et piétinée. Ils devaient s'arc-bouter sur les genoux et les coudes pour résister à cette pression : quelques trous furent bouchés, quelques crevasses furent comblées ; chacun à part soi, les Diables-Bleus et le lieutenant Fortas se dirent :

— Si cela dure, nous allons être étouffés, ou découverts.

Il suffisait, en effet, qu'un des Allemands qui piétinaient la terre éboulée enfonçât trop rudement sa botte ; et alors, les alpins n'auraient plus qu'une ressource : c'est que leurs ennemis eussent seulement l'idée que cette terre meuble recouvrait des cadavres et non pas des vivants.

Fortas, Pierre, Lucien et Marius commençaient à la trouver mauvaise, et l'instinct de la conservation autant que l'ardeur du combat aurait pu leur faire commettre une imprudence, lorsque soudain ils ne sentirent plus sur leurs épaules et sur leur dos la pression des Boches allant et venant, et ils perçurent l'éloignement progressif des voix gutturales.

— Bon sang ! grommela Marius entre ses mains ; ils foutent le camp ! Ce n'est pas trop tôt !

Il sentait à sa gauche le flanc d'un corps qu'il savait être celui du caporal Lucien de Ciseran. Il donna un coup de poing ; contre une de ses jambes, un coup de pied lui répondit.

On n'entendit plus rien. Les alpins restèrent encore terrés pendant quelques minutes qui leur parurent des heures, car ils étouffaient.

Et brusquement Pierre, Lucien et Marius eurent la sensation d'un bouleversement, et ils entendirent la voix assourdie du lieutenant Fortas qui disait :

— Levez-vous, mes gaillards, ils sont partis.

Ah ! les coups d'épaules et de reins nécessaires furent vite donnés : la terre se souleva en se boursoufflant, comme elle le fait, sous l'action des gaz intérieurs, dans les terrains volcaniques de Naples ; mais, au lieu de vapeurs sulfureuses, ce furent quatre hommes qui surgirent ; jaunes de la tête aux pieds, la face congestionnée, les yeux rouges, les trois Diables-Bleus et leur officier se regardèrent ; et, tout de suite, ils eurent sur leur visage ce rire silencieux auquel sont habitués les soldats qui savent que le bruit est toujours une chose dangereuse.

— Attendez, souffla Fortas.

Grimpant sur la déclivité intérieure de l'excavation, il alla inspecter la route, la prairie, la vallée.

Cette inspection fut rapide. Au couchant persistaient encore des lueurs pourpres, comme si le sang versé par les hommes, pendant toute cette journée, avait déteint sur le ciel.

Des patrouilles allemandes circulaient en tous sens en contre-bas du chemin ; mais elles devenaient de moins en moins nombreuses, les hommes se terrant dans leurs tranchées ou disparaissant derrière leurs abris.

Fortas descendit d'un bond auprès de ses soldats.

— Mes amis, dit-il, je crois que, pour cette fois, nous ne risquons plus rien. Les Allemands rentrent bredouille ! Ils doivent avoir renoncé à élucider le mystère de la destruction des deux obusiers. Pour nous, il nous faut maintenant trouver un coin tranquille où nous pourrions nous épousseter, manger et dormir. Et demain, nous reprendrons notre marche vers l'Est.

L'excavation où se tenaient les alpins se trouvait sur un côté de la route, en corniche au-dessus de la profonde vallée ; de l'autre côté du chemin, la montagne s'élevait, noire, d'une épaisse sapinière.

De toute évidence, les Allemands occupaient le fond de la vallée. S'il s'en trouvait aussi sur la partie supérieure de la montagne, ce ne devait être que des hommes de quelque batterie légère, cachée der-



— QU'EST-CE QUE TU ENTENDS ? QU'EST-CE QUE TU ENTENDS DONC ?...

rière un escarpement ; or les servants d'une batterie n'ont pas pour habitude de s'éloigner de leurs canons. Il était donc vraisemblable qu'en gagnant la sapinière, les trois Diables-Bleus et le lieutenant Fortas pourraient trouver un coin, disposé par la nature, de telle manière qu'il fût d'un accès difficile aux Boches, ou trop éloigné de leur centre pour qu'ils y fissent des incursions.

Ces constatations et ces hypothèses furent faites par les quatre alpins avec cette communauté de pensée que leur avait donnée l'habitude des dangers courus ensemble.

Se levant d'un même mouvement, ils sortirent du trou d'obus, et Fortas dit :

— Rampons sur la route.

La nuit sans lune et nuageuse était déjà obscure : les lueurs tragiques du couchant venaient de s'éteindre. Les canons s'étaient tus. Au fracas assourdissant de la bataille quotidienne avait succédé un silence impressionnant comme le silence de la mort.

La route franchie, les alpins progressèrent dans le bois : le pied prudent, la main précautionneuse, l'oreille aux écoutes, les yeux écarquillés, ils allaient.

Pour ne point faire de bruit, chacun avait passé dans son ceinturon le fourreau de sa baïonnette et, par un système pratique de petites courroies, le fusil était attaché à l'épaule et au flanc.

Ils marchèrent pendant un quart d'heure, sans rien voir que les buissons et les arbres fantomatiques, sans rien entendre que le bruit assourdi de leur progression.

Soudain, après qu'ils eurent franchi un espace difficile couvert d'un taillis épineux, ils s'arrêtèrent : ils étaient devant une clairière où persistait la vague clarté d'un coin de ciel libre de nuages. Ils virent qu'un cercle de buissons élevés et d'arbres très rapprochés les uns des autres circonscrivait cette clairière.

Sur le côté, une masse rocheuse s'élevait ; et Fortas distingua tout de suite, dans cet amoncellement de rocs mousseux, une profonde anfractuosités.

— Nous serons bien là, dit-il.

Un instant après, ne voyant réciproquement de

leurs visages que le luisant des yeux, ils mangeaient. Repas frugal ; mais l'heure n'était pas aux festins. Deux boîtes de conserves, quatre biscuits, une gorgée de rhum, tel fut le menu.

Les trois Diables-Bleus et leur officier n'avaient pas dormi depuis vingt-quatre heures ; les fatigues de la journée avaient été nombreuses ; et ils ne comptaient pas leurs émotions, car, pour des Français, les émotions du combat sont des éléments d'énergie. Ils avaient sommeil. Aussi, d'un commun accord, remirent-ils au lendemain les explications que Fortas devait donner sur leur mystérieuse mission à travers l'Alsace encore souillée par les hordes et la domination allemandes.

Ayant réglé leur tour de garde (le lieutenant devait veiller comme ses camarades), ils se couchèrent et ne tardèrent pas à s'endormir, enveloppés dans leurs pélerines : ou plutôt trois dormaient, tandis que le quatrième, debout, adossé à la roche, les mains sur le canon du fusil prolongé par la baïonnette, épiant l'obscurité.

Des heures passèrent, tranquilles ; elles formaient un tel contraste avec celles du jour, qu'il eût paru impossible à certaines âmes simples que le lever du soleil pût être le signal d'un redoublement de vacarme, d'agitation meurtrière et de carnage.

Pierre de Ciseran faisait sentinelle, lorsque les premières lueurs de l'aube lui apparurent entre les troncs noirs des sapins.

— C'est le moment, dit-il.

Et il réveilla ses compagnons.

Fortas, tout de suite levé, dit en souriant :

— Allons, nous nous livrerons aux voluptés de la toilette lorsque nous rencontrerons un ruisseau.

Depuis longtemps, il avait étudié la carte du pays d'Alsace. Il n'eut qu'à jeter un coup d'œil sur sa boussole et il se mit en marche, suivi par Pierre, Lucien et Marius. Pour dormir, ils n'avaient déposé ni le sac, ni les armes ; aussi furent-ils prêts aussitôt qu'éveillés.

Les trois Diables-Bleus et leur officier n'avaient pas fait deux cents pas, qu'une exclamation de Marius les arrêta net.

— Troun de l'air ! faisait le Marseillais. Qu'es'aco ?

Fortas, Pierre, Lucien se retournèrent ; ils virent Marius Crassous penché vers le sol et soulevant du pied un fil recouvert d'un tissu isolant de couleur grise.

Mais avant que le lieutenant, le sergent et le caporal eussent prononcé un mot, Marius redressait la tête et murmurait, avec un large rire découvrant des dents de carnassier :

— Mon lieutenant, passez-moi l'appareil !

Le « appareil » n'était autre chose

qu'un récepteur téléphonique portatif dont le prototype se trouve dans le commerce, mais que l'ingénieur Fortas avait merveilleusement perfectionné. Il tenait dans un étui à jumelle de théâtre. Muet, l'officier ouvrit, en effet, un étui qui pendait à son côté, et en sortit quelque chose de brillant qu'il remit à Marius.

Celui-ci déroula un fil, le brancha d'une certaine manière sur le mince câble gris, et approcha le minuscule instrument de son oreille droite.

Au même instant, à l'ouest, de sourdes détonations retentirent en se répercutant ; vingt autres suivirent de seconde en seconde. D'autres détonations répondirent, plus lointaines, entremêlées d'innombrables claquements secs qui étaient des coups de fusil.

— La bataille recommence, dit Fortas, gravement.

Marius fit un geste vif ; et, hilare, il murmura :

— C'est nous qui allons la diriger !

Ces paroles énigmatiques intriguèrent violemment Fortas, Pierre et Lucien, car tous les trois, s'inclinant vers Marius, dirent ensemble, avec une expression de curiosité passionnée :

— Qu'est-ce que tu entends ? Qu'est-ce que tu entends donc ?...

Marius répondit :

— Ce que j'entends n'est rien, mais ce que je vais vous faire voir : ah ! coquin de sort !...

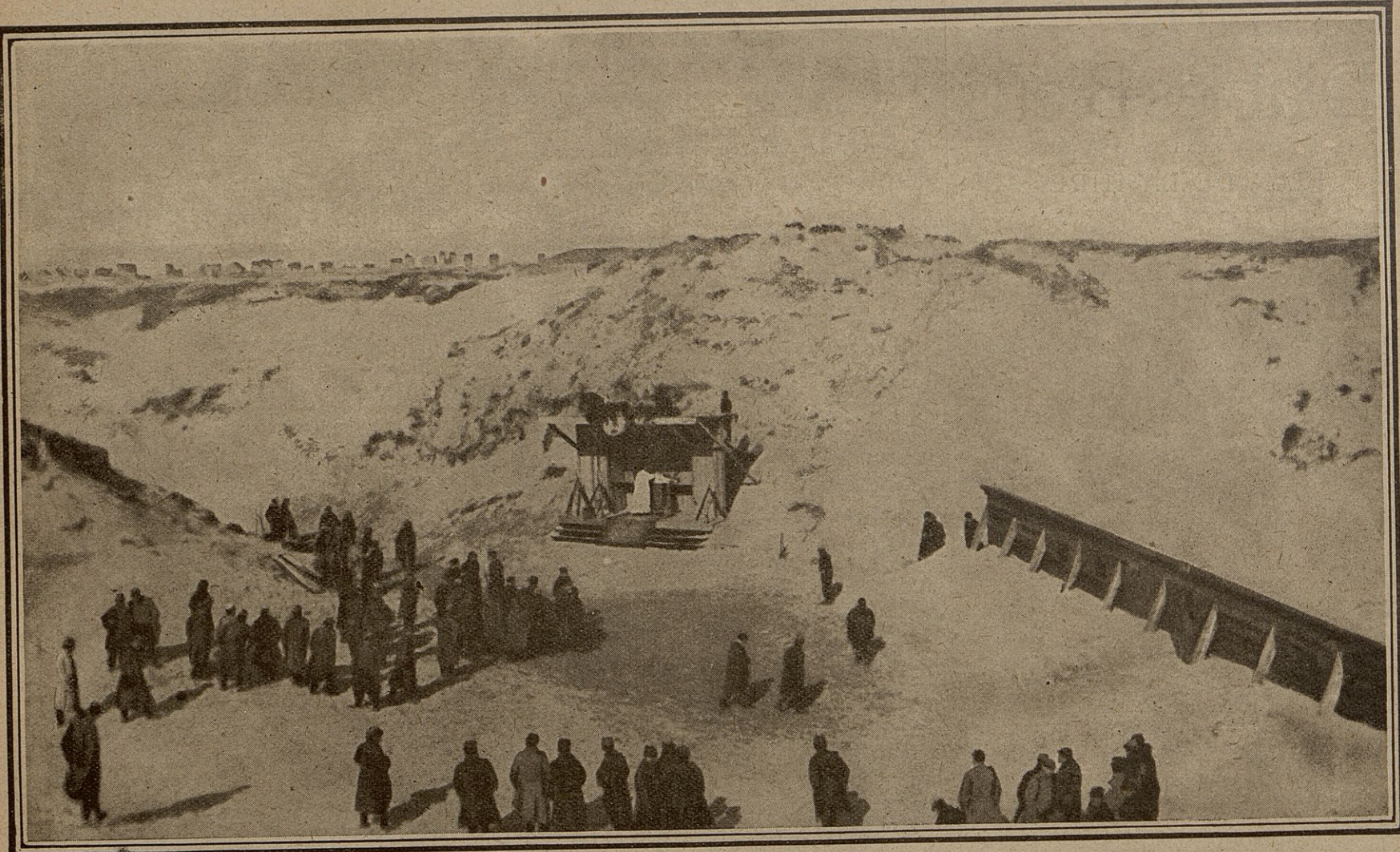
Il décrocha le fil, l'enroula vivement sur la bobine, rendit l'appareil à Jacques Fortas, et dit, comme si ce qu'il venait de surprendre lui conférait un droit de commandement :

— Suivez-moi, et pas de pétard !

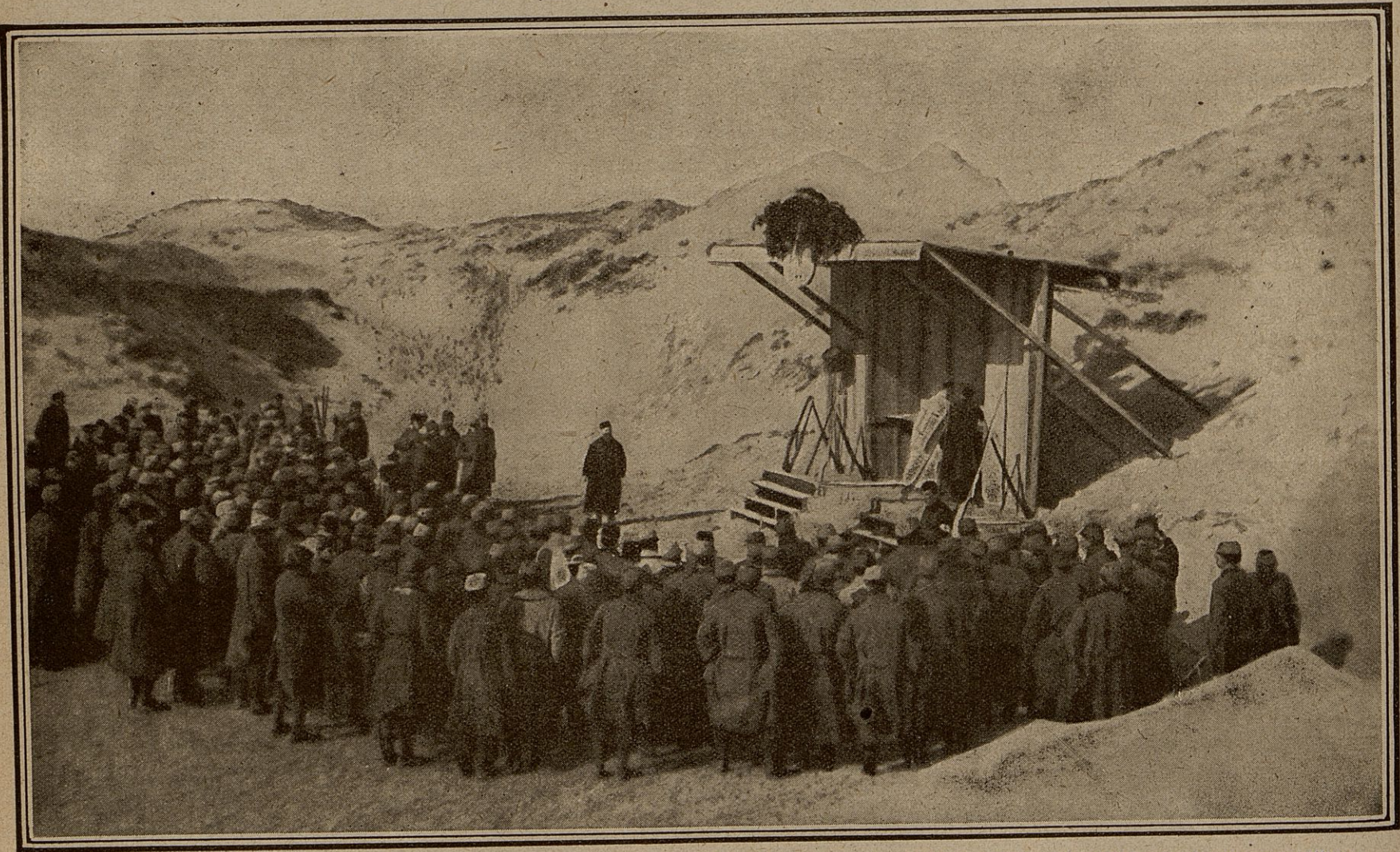
Le lieutenant sourit, et, obéissant le premier, il se mit à marcher à la suite de Marius. Pierre et Lucien de Ciseran imitèrent l'officier. Et tous les trois, n'osant deviner, se demandaient vers quelle fantastique et triomphante aventure de guerre les conduisait le Marseillais.

(A suivre.)

MESSE DE PAQUES DANS LES DUNES



Sur la plage belge de la mer du Nord, adossé à la dune derrière laquelle on se bat, un autel, fait de quelques planches, a été improvisé ; des faisceaux de fusils, un tambour, quelques branches de feuillage en sont tout l'ornement ; un prêtre soldat, qui a revêtu l'aube et la chasuble par-dessus son uniforme, célèbre la messe de Pâques.



C'est la fête de Pâques ; ici, sur le front, près de la ligne des tranchées, la cérémonie est bien simple, bien éloignée des pompes liturgiques ; elle n'est cependant pas moins impressionnante, car le grondement du canon et le bruit de la fusillade accompagnent l'alleluia pascal, ce chant de résurrection et de triomphe.

LES ACTUALITÉS



Le général Cousin passe en revue, sur l'esplanade des Invalides, les 29^e et 30^e régiments d'infanterie territoriale.



Drapeau en tête, chaque régiment a ensuite défilé avec une allure martiale qui a soulevé l'enthousiasme des spectateurs.



En chantant, les jeunes gens de la classe 1916 ont quitté Paris.



Le train qui les emporte s'ébranle aux accents de la « Marseillaise ».



Le départ de la classe 1916 a eu lieu dans le plus grand ordre.



Les parents des conscrits étaient venus les accompagner à la gare.



Après un voyage triomphal en Grèce, en Roumanie, en Serbie, en Russie et en Italie, le général Pau est rentré à Paris.



A son arrivée à la gare de Lyon, le général Pau fut acclamé par la foule et par les conscrits qui portaient.

LA FÊTE DE LA GLOIRE



Les blessés de la guerre furent amenés au palais du Trocadéro au moyen de véhicules divers : automobiles, cars et omnibus ; sur la place, la foule leur fit une ovation.



Les infirmières de la Croix-Rouge avaient tenu à accompagner leurs chers blessés pour qui cette représentation de gala fut une bienfaisante distraction.



Les artistes des théâtres parisiens ont donné aux soldats blessés une belle fête d'art et de musique dans la grande salle du Trocadéro. Les abords du palais présentèrent un spectacle impressionnant ; la vue des glorieux mutilés produisit sur la foule une poignante émotion.

SUR LE FRONT RUSSE

La bataille gigantesque des Carpathes, où trois millions d'hommes se sont trouvés en présence, aura confirmé la constante supériorité des troupes russes ; malgré le désavantage de la position, car elles devaient s'emparer de hauteurs occupées et fortement organisées par l'armée austro-allemande, malgré toutes les difficultés inhérentes à une lutte qui se déroule sur des pentes neigeuses et glacées, nos alliés ont délogé l'ennemi de la plupart des cols, ont pris possession de la crête des Carpathes, et sont descendus vers la plaine hongroise.

La résistance de l'ennemi a été opiniâtre, ce qui donne encore plus de valeur aux succès remportés par les armées russes.

Nos alliés, franchissant le col de Dukla, ont descendu le cours de l'Ondava sur les deux rives de cet affluent de la Theiss ; ils ont dépassé Stopko, se dirigeant vers Bereg ; sur ce trajet, ils ont été violemment attaqués ; mais, après une lutte acharnée, ils ont repoussé l'ennemi.

Leur progression vers le col d'Oujock, tenu par les Autrichiens, a été

plus lente ; l'ennemi occupe la ligne du chemin de fer de Munkacz à Stryj, sur le versant galicien ; il attaque furieusement, car rien ne pourra plus arrêter la marche des Russes sur la Hongrie lorsqu'ils auront forcé aussi ce passage.

En Bukovine, les Austro-Allemands ont essayé d'une diversion en attaquant dans la direction de Zaltschiki, au nord de Czernowitz, sur le front du Dniester ; les Russes ont non seulement vaillamment résisté, mais ils ont à leur tour progressé.

D'après diverses informations venues de Russie, il semblait que les Allemands, après avoir fortifié leurs lignes en Pologne, prélevaient des troupes sur ces contingents pour les envoyer au secours des Autrichiens.

Toujours est-il que les combats à grande envergure ont cessé sur tout le front polonais ; les Allemands ont continué, sans grande conviction, à bombarder Ossowiec ; l'artillerie de la forteresse a répondu avec succès. Dans la région de Suwalki, les Russes ont manifesté quelque activité, s'emparant de mitrailleuses, de munitions et de prisonniers. De petits engagements se sont produits vers Plock, au sud de Drobín.

Il est évident que tout l'intérêt était concentré sur la bataille des Carpathes dont l'importance politique égale la portée stratégique.

Toutes les photographies que publie le "PAYS DE FRANCE" sont la reproduction exacte de la vérité : on n'y trouve ni adaptation, ni truquage photographique d'aucune sorte.

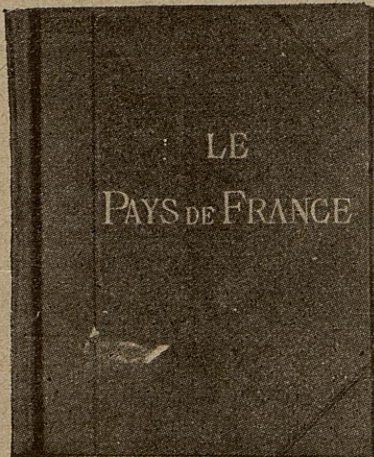
Rassortiments et reliures du "Pays de France"

Nous sommes à présent en mesure de donner satisfaction à toutes les demandes de rassortiment des numéros du « Pays de France », à partir du n° 1.

En conséquence, ceux de nos lecteurs, à la collection desquels manqueraient certains numéros, peuvent dès maintenant se les procurer chez leur libraire habituel, au prix de 0 fr. 25 le numéro. Quant aux lecteurs habitant une localité où le « Pays de France » ne serait pas en vente ils peuvent se procurer des numéros de rassortiment en nous les réclamant par lettre (joindre la somme de 0 fr. 30 par numéro, frais d'envoi compris).

Nous tenons en outre à la disposition de nos lecteurs des reliures électriques en percaline chagrinée, avec titre or, spécialement établies pour contenir toute la collection d'une année du « Pays de France » (52 numéros), au prix de 3 francs la reliure, prise dans nos bureaux.

Pour recevoir franco par poste cette reliure « seule »,



Reproduction de notre reliure électrique

il suffit de nous adresser une somme de 3 fr. 45 en un bon de poste.

Pour recevoir franco par colis postal cette reliure, accompagnée de tout ou partie des numéros déjà parus, il suffit de nous adresser d'une part 3 fr. 60 (expédition en gare) ou 3 fr. 85 (expédition à domicile), d'autre part autant de fois 0 fr. 25 qu'on désire de numéros. (Adresser les mandats 2, 4, 6, boulevard Poissonnière).

NOS PHOTOGRAPHIES

Pour des raisons de défense nationale, dont l'autorité militaire est seule juge, nous ne désignerons plus les localités situées sur le front dont le « Pays de France » donnera les photographies.

Mais nous publierons en temps opportun une table analytique qui permettra plus tard aux lecteurs du « Pays de France » d'identifier toutes ces localités.

